

Aimé Bocquet

LA GRANDE TRAVERSEE DES ALPES

218 avant Jésus-Christ

HANNIBAL CHEZ LES ALLOBROGES

A la lumière des textes antiques, de l'archéologie et de la géographie

**Préface de
Christian Goudineau
Professeur au Collège de France**

PREMIERE PARTIE

L'ALLOBROGIE AVANT HANNIBAL

Aimé Bocquet

Préhistorien, il s'est consacré plus spécialement aux Alpes, partageant son activité archéologique entre des études sur les vestiges exhumés par les anciens chercheurs, et de nombreuses fouilles, parmi lesquelles celles des villages néolithiques de Charavines, dont il fut responsable de 1972 à 1986. Il est l'auteur de très nombreux articles sur la préhistoire alpine depuis 1958.

Persuadé qu'aucune recherche nouvelle ne pouvait s'abstraire des acquis accumulés par les anciens, il a – entreprise ambitieuse – fait l'inventaire des sites et des milliers de pièces archéologiques des Alpes du Nord. C'est cette connaissance de la civilisation et du peuplement alpins pendant le premier millénaire avant J.-C., qui a été nécessaire pour déterminer l'itinéraire d'Hannibal.

Docteur en Paléontologie humaine, il a siégé de 1977 à 1985 au Conseil supérieur de la recherche archéologique.

Pionnier de la recherche subaquatique en lac, il a fondé en 1980 le Centre national de la recherche archéologique subaquatique du ministère de la Culture

SOMMAIRE

PREFACE

AVANT-PROPOS

I - AVANT LES GAULOIS

- Les climats et l'histoire
- L'âge du Fer dans les Alpes
 - Les données de l'archéologie
 - Dans les plaines : les Hallstattiens puis les Gaulois
 - En montagne : la civilisation alpine
 - Les Alpains

II - LES GAULOIS AVANT LES ALLOBROGES

- Au Ve siècle, des raids de destruction
- De la fin du Ve au début du IIIe siècle, premières implantations gauloises
- Les Alpains reçoivent des bijoux gaulois

III - LES ALLOBROGES

- A la recherche d'un peuple
- La vie et les ressources dans les Alpes et en Allobrogie
 - La culture et l'élevage
 - La forêt
 - Minéraux et mines
- Les Allobroges vus par les auteurs antiques
 - Leurs chefs...
 - Et leur cour
 - Les fameux Gésates, des mercenaires allobroges
- Les Allobroges et la guerre
 - Armes et combats
 - Les tombes et les rites funéraires
- Les Allobroges entrent en scène dans les Alpes du Nord : archéologie et histoire
- Vienne, la métropole des Allobroges
 - Une région au riche passé
 - Un carrefour remarquable
 - Vienne à l'époque gauloise
- Le massif de Crémieu, une région clé dans le nord du Dauphiné
- Les oppida, éléments majeurs de l'organisation du territoire

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

ANNEXES

- Les oppida et les postes de guet en Allobrogie
- Les toponymes et les hydronymes en Allobrogie

Toute ma gratitude va :

au professeur Christian Goudineau, du Collège de France, pour son aide, ses encouragements et l'honneur qu'il me fait de préfacer cet ouvrage,

au professeur Jean Guilaine, du Collège de France, pour son soutien et son amitié,

au professeur Henry de Lumley, Directeur de l'Institut de Paléontologie humaine, pour son amicale confiance,

au professeur Gilbert Kaenel de l' Université de Genève et au professeur François Bertrand de l'Université de Chambéry pour leurs encouragements amicaux,

ainsi qu'à Guy Barruol pour les trésors que j'ai trouvés dans son ouvrage sur *les Peuples pré-romains du Sud-Est de la Gaule* et que je remercie pour ses remarques.

Je témoigne ma reconnaissance :

au professeur Colette Jourdan-Annequin, de l'Université Pierre Mendès-France de Grenoble, pour ses avis et ses remarques toujours pertinentes,

au professeur Bernard Rémy, de l'Université Pierre Mendès-France de Grenoble qui, par sa grande connaissance des Allobroges et des Gallo-Romains alpins, m'a éclairé de ses conseils amicaux,

à Jacques Debelmas, professeur émérite de Géologie de l'Université Joseph Fourier de Grenoble, pour ses conseils amicaux et ses documents aimablement communiqués,

à Jean Prieur, Damien Daudry, Hubert Bessat, Maurice Messiez pour leurs encouragements.

Je suis redevable à Michel Gayet et à Widdy Beudin des résultats de leurs découvertes inédites. Je les remercie de leur aide et de leur confiance.

PREFACE

Si j'ai accepté de donner une préface à ce livre, ce n'est pas seulement en raison de l'estime que je porte à son auteur, l'un des rares rescapés d'une archéologie qui vivait de la passion commune associant toutes sortes de partenaires dont aucun ne se considérait comme un « professionnel ». Cette archéologie-là avait bien des défauts, elle ne pouvait, à elle seule, affronter les problèmes nouveaux que suscitaient aménagements et constructions, mais elle réunissait des enthousiasmes, des dévouements, un enracinement et des connaissances dont ce livre donne la mesure.

Comme beaucoup d'écoliers, l'épopée d'Hannibal m'a marqué : les éléphants gravissant des cols alpins, des roches chauffées puis le vinaigre creusant des voies, les Carthaginois dévalant vers la plaine du Pô : une sorte de « western » (en l'occurrence « eastern ») comme l'Antiquité en offre peu dans les manuels scolaires (tout juste Alexandre, et encore). Ensuite, lorsque l'on étudie l'histoire ancienne – sans être spécialiste de l'affaire –, lorsqu'on apprend que des centaines d'ouvrages et des milliers d'articles ont été consacrés à la traversée des Alpes par Hannibal, tel itinéraire étant proposé ou refusé pour des raisons dont on n'est pas capable soi-même d'apprécier la validité, on se dit qu'après tout il y a des questions historiques plus importantes.

La querelle sur l'itinéraire d'Hannibal me rappelle à beaucoup d'égards celle d'Alésia, qui me vaut des courriers récurrents, des accusations ou des récriminations véhémentes. On triture les textes, on tente d'inventer des sites quasiment muets, on refuse de concilier les données fournies conjointement par les textes anciens et par l'archéologie. La seule bonne démarche, c'est d'observer les pièces du dossier. Pour ma part, n'ayant jamais tenté (jusqu'à présent) de franchir les Alpes avec des fantassins, des cavaliers et des éléphants, je fais plus confiance à quelqu'un qui connaît ces régions qu'à l'un de mes collègues écrivant depuis son bureau de Paris ou de Cambridge. On ne retrace pas une telle marche en ignorant les réalités géographiques, climatiques et politiques de l'époque. En outre, il faut éviter de considérer comme égales toutes les sources : à l'évidence, Tite-Live – comme d'autres qu'il a inspirés – suivant sa pente à la Michelet, a donné des couleurs quasiment romantiques (« inspirer admiration et terreur ») à une expédition certes risquée mais soigneusement calculée par un chef de guerre qui ne manquait ni de jugement ni d'expérience. La raison veut que l'on écoute Polybe et nul autre : « je suis allé moi-même dans les Alpes pour prendre une exacte connaissance (de ces événements) ».

Ce parti suivi par Aimé Bocquet simplifie la démarche. Ne cherchons pas midi à quatorze heures, croisons l'expérience des montagnards (la plus valide) avec les réalités telles qu'on peut les

reconstituer pour les périodes antiques, pensons aux forêts, aux cheminements, aux besoins d'une armée en marche, aux guides, aux alliances. Les hypothèses « intellectuelles » s'éliminent les unes après les autres. S'impose une vraisemblance – on ne dit jamais « vérité » en histoire – qui m'a convaincu. Je me suis promis, si l'avenir me le permet, d'aller faire une balade sur le Petit-Saint-Bernard. Je me garderai bien ici d'en dire plus sur ce que le lecteur va découvrir en suivant le général carthaginois.

Pour construire cette démonstration, Aimé Bocquet a mobilisé des connaissances qui couvrent un très large spectre depuis la préhistoire récente jusqu'à l'époque gauloise (nul n'a oublié les fouilles qu'il a menées sous le lac de Paladru ni son action au sein de plusieurs organismes ou associations archéologiques), mais aussi son attention constante à l'environnement – si souvent négligé par les historiens. Pour ne pas l'encenser exagérément, je signalerai que je n'ai toujours pas été d'accord avec lui, y compris pour certaines lignes qu'il consacre dans cet ouvrage à Vienne et à Lyon, mais c'est normal et sain. L'important est ailleurs.

Cet ouvrage dépasse le sujet qui est, en principe, le sien (Hannibal dans les Alpes). On y trouve des réflexions qui traduisent l'expérience et les réflexions de toute une vie d'archéologue, pour lequel l'humanité s'inscrit dans la continuité, celle de la nature qui n'est pas immuable, qu'elle contribue à modifier en l'exploitant, mais qui, jusqu'à une époque récente, imposait une sorte de force raisonnable et rassurante – hélas en péril. Pas mal d'archéologues se sentiront, comme moi, en complicité avec Aimé Bocquet et souhaiteront qu'un éléphant punique (dont il aura soigné les dents) lui fasse parcourir encore longtemps le pays allobroge.

Christian Goudineau
Collège de France, juillet 2008

AVANT-PROPOS

L'archéologie préhistorique permet de restituer des bribes du passé des hommes, de leurs techniques et de leur environnement avec des documents exhumés du sol au gré des hasards ou des recherches systématiques. Des sites et des objets nouveaux, des archives réinterprétées viennent compléter peu à peu un puzzle aux multiples trous et les grandes lignes de l'aventure humaine s'ébauchent, se complètent. Avant l'écriture donc, l'histoire des hommes comme de leurs activités s'élabore seulement à partir des vestiges mis au jour. C'est ce que je tente de faire depuis 50 ans dans les Alpes mais aujourd'hui pourtant, j'aborde une problématique nouvelle.

L'exploration du passé antique s'est limitée, pendant des siècles, à l'art de faire parler les sources écrites, et le rôle des archéologues s'est cantonné à la recherche de documents pour tenter d'illustrer les textes. Il est regrettable qu'en France certains continuent encore à cultiver la dichotomie entre les activités « manuelles » du chercheur sur le terrain et celles plus intellectuelles du savant dans son cabinet. Les deux disciplines, archéologie et histoire, tendent heureusement à se rapprocher, tant à l'université que dans l'esprit du public et je suis reconnaissant à mes collègues protohistoriens ou historiens de l'âge du Fer qui, depuis quelques décennies, « révolutionnent » une conception trop littéraire des peuples antiques de l'Europe dite barbare, de leur vie comme de leurs croyances, par des découvertes extraordinaires récemment révélées au public¹.

Mais une vieille réticence flotte encore chez quelques-uns, heureusement de plus en plus rares, qui professent la supériorité du texte et la primauté de la réflexion sur les données du concret. D'accord, l'écrit est irremplaçable, nous en convenons tous, pourtant il est fructueux d'y associer ce que d'autres moyens nous apprennent, comme l'archéologie devenue une discipline à forte connotation scientifique, ce qui valide ses résultats. Simplement cette idée réductrice court toujours, fort dommageable aux recherches de terrain que beaucoup considèrent encore comme peu utiles puisque, pour eux, il est possible de tout savoir autrement... Il n'est que de voir le très faible nombre de fouilles concernant la protohistoire récente en France, comparées à celles de Suisse, d'Italie ou d'Allemagne où cette période est considérée comme la base nécessaire et incontournable de leur histoire.

J'avoue mon étonnement attristé d'avoir lu une phrase qui illustre mes propos : « *Il faut partir des textes et ne leur opposer les réalités qu'en cas d'absolue impossibilité* [de compréhension] ». Elle provient d'un ouvrage récent sur Hannibal, très largement diffusé, dû à la plume d'un historien unanimement reconnu et honoré pour ses grandes connaissances². De tels *a priori* font émettre à certains des propos qui excèdent l'étendue réelle de leur savoir...

A contrario, les protohistoriens français font-ils tous le nécessaire effort pour donner à leur discipline la largeur de vue indispensable à une bonne intégration à l'histoire ? L'université, à quelques belles exceptions près, entretient une dichotomie artificielle entre his-

¹ Je pense aux derniers ouvrages de Chr. Goudineau, de J.-L. Brunaux, de V. Kruta, de St. Verger, J.-P. Guillaumet et d'autres sur les Gaulois, leurs activités et leurs croyances.

² S. Lancel 2005, p. 122.

toire ancienne et archéologie, les considérant comme deux mondes de connaissance bien séparés, relevant d'enseignements spécifiques.

Je reviens sur les notions énoncées par certains auteurs contemporains sur l'originalité et la qualité de la civilisation celte à travers l'Europe. Leur but est louable, celui de rétablir une vérité historique que les textes grecs et romains avaient très largement tronquée ou orientée pour des considérations égoïstes et chauvines. Pour les Antiques, ceux qui entouraient le monde classique gréco-romain, les Barbares, ne pouvaient être que des sauvages incultes, bestiaux et brutaux, en un mot des non civilisés. Les rétablir dans leur dignité d'artisans habiles, de penseurs et d'organiseurs de sociétés ou de territoire est un devoir à la lumière des découvertes récentes et du réexamen du matériel ancien. C'est bien de redonner du lustre aux Celtes, lustre qu'ils méritent, mais cela ne doit pas faire oublier les longs millénaires précédents qui ont lentement inventé, amélioré et mis en place tous les éléments qui forment l'infrastructure de toutes communautés humaines, les éléments matériels comme les préoccupations philosophiques, religieuses ou administratives.

En caricaturant un peu, il y a deux siècles, notre civilisation commençait avec les Grecs et les Romains, aujourd'hui on tente de la faire remonter aux Celtes. Mais on oublie parfois qu'une « civilisation » est le fruit de tout ce qui précède, d'un continuum humain et technique modifié par des échanges, par des commis voyageurs ou par des migrants intégrés. C'est ainsi que la notion même de civilisation devient difficile à préciser ou à définir...

Voici un petit exemple personnel de l'utilité de confronter systématiquement les deux sources d'information. Comme beaucoup de mes collègues, je me suis étonné pendant des années de voir l'abondance des perles d'ambre, onéreuses parures de luxe, dans des mobiliers funéraires en Maurienne, en Tarentaise et aussi en Valais suisse, parfois plus de 100 dans une tombe (Fig. 7). Pourquoi autant, pourquoi seulement là et pas en Queyras ou en Ubaye ? Avec pour réponse l'habituel : c'est rituel ou c'est leur coutume ! On avait ainsi tout expliqué... Or, m'intéressant de plus près aux Allobroges, j'ai désiré connaître les auteurs antiques à leur sujet et voici ce j'ai eu la surprise de lire, écrit au Ier siècle par Pline l'Ancien : « ...aujourd'hui encore les paysannes transpadanes [au nord de la plaine du Pô] portent un collier d'ambre comme ornement sans doute, mais aussi comme remède : en effet, on pense qu'il est bon pour les affections des amygdales et du cou, cette partie et les chairs voisines étant sujettes à des maladies que différentes sortes d'eaux produisent dans le voisinage des Alpes. (XXXVII, 11, 12) ». Pline répond à notre question ! Cet esprit universel avait donc connu cette pratique du fin fond des vallées de Savoie et aussi du Valais, où sévissait une maladie spectaculaire et invalidante, l'hypothyroïdie se manifestant par un goitre causé par le déficit en iode de l'eau de boisson, ce qu'on sait seulement depuis un siècle (Fig. 1). Ainsi, les Alpains supposaient que cette maladie qui rendait idiot (les fameux « crétins des Alpes ») provenait de certaines eaux et tentaient d'y porter remède avec des colliers d'ambre. Pourquoi un collier à vertu prophylactique ? Parce que ce sont les femmes qui sont atteintes à 80% et, comme le souligne Pline, elles ajoutaient l'agréable à l'utile ! Admirons au passage l'intelligence des montagnards qui ont relié le goitre et l'eau. Pline a été lu par des centaines d'érudits et aucun n'a fait le lien avec une réalité archéologique bien connue et inexplicée.



Fig. 1 - Le goitre a toujours frappé les
Alpins, qui le sculptaient sur les stalles des
églises...

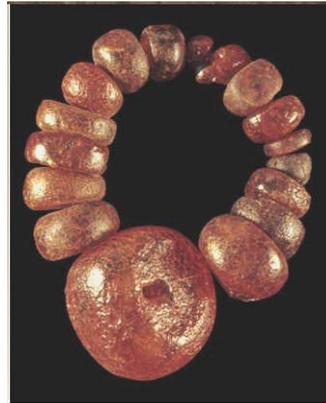


Fig. 2 - Un collier de perles d'ambre dans une
tombe de Saint-Jean-de-Belleville, Tarentaise,
Savoie

Pour harmoniser et améliorer nos connaissances, il est donc indispensables qu'histoire et archéologie s'imprègnent l'une de l'autre, sans exclusive, dès la formation universitaire. Mon souhait serait que cette formation s'inspire des universités allemandes ou italiennes où les deux disciplines ne s'opposent pas mais, au contraire, se fondent en une seule approche du savoir.

La protohistoire formule une vision moins historique ou humaine des événements que les textes, elle oblige à une démarche plus déterministe, plus soumise aux milieux naturels, plus dépendante des climats ou des phénomènes extérieurs. Surtout, à des époques où les peuplements ne sont pas denses, elle force à concevoir des territoires peu ou pas occupés, des communautés espacées au cœur d'une forêt omniprésente, des climats différents et variables au fil du temps. Pour difficile à imaginer que ce soit, le préhistorien arrive, avec quelque expérience, à intégrer cette perspective dans tous les raisonnements, dans toutes les reconstitutions, ce qui est indispensable pour comprendre les conservatismes, les adaptations et les changements techniques. Se projeter dans un monde peu peuplé où les rapports des hommes avec la nature ne sont pas ceux d'aujourd'hui, sont plus élémentaires, devient une nécessité professionnelle indispensable à la compréhension du passé.

Le préhistorien se réjouit quand il aborde les trois ou quatre siècles où des historiens grecs ou latins éclairent des vestiges par des textes décrivant des faits, des hommes ou des idées. Quel plaisir de pouvoir attribuer des objets, des habitats ou des tombes à des gens ou à des peuples connus, dont les comportements collectifs ou individuels sont retracés, dont les déplacements et certaines activités sont décrites. C'est un bonheur que d'avoir la chance de mêler le tangible extrait du terrain à l'immatériel des connaissances et des commentaires contenus dans les textes.

Pour disserter sur notre passé nous disposons de ce qu'a révélé la terre au cours des siècles et qui a aiguisé la curiosité des hommes et frappé leur imagination. Par bonheur, en

Allobrogie, des amateurs archéologues du XIXe et du XXe siècle³ ont su conserver et étudier des vestiges de première importance découverts au hasard des travaux ruraux (Fig. 4). Admirons d'autant plus l'attention et la diligence de ces anciens, sans qui notre histoire serait tronquée de la plus grande partie de ses documents, ici en montagne mais aussi ailleurs. Des vestiges exhumés depuis un demi siècle, et ils ont dû être nombreux en regard des terrassements pour les aménagements touristiques, pratiquement aucun n'ont été signalés par peur des ennuis administratifs ou du retard dans les programmes de construction. En outre la connaissance du passé est dévolue aujourd'hui à des professionnels fonctionnaires qui, en nombre homéopathique et avec les mentalités qui courent, ne sont pas à même de contrer les intérêts publics ou privés devant les restes bien peu attrayants mais qui portent notre passé.

Aujourd'hui une grande partie de ce patrimoine disparaît dans l'indifférence générale des citoyens et des entreprises, car, en plus, les petites mais multiples découvertes sont négligées trop souvent par les professionnels. C'est la somme de ces minces et peu spectaculaires trouvailles qui pourraient mieux alimenter notre histoire. Pourtant instruit par des décennies de bénévolat, au cours de ce travail, j'ai encore pu mesurer, et profiter, de l'apport fondamental des obscurs de la recherche, de ceux qui se cachent des « officiels » pour éviter les ennuis, tout en continuant à nourrir nos corpus de documents archéologiques. Mais dans ces ambiances délétères, que de renseignements perdus à jamais...

Pour mener cette étude, j'ai bénéficié dans ma jeunesse de la connaissance d'un milieu rural qui conservait encore une bonne part d'authenticité, à la fin des années 30 et 40, avant la révolution des techniques comme des mentalités favorisées, pour une grande partie, par la diversification des actions du Crédit agricole, à partir de 1960⁴. Depuis les temps les plus reculés, les hommes savent que tenter de nouvelles cultures ou modifier des pratiques agricoles sans être sûr du résultat, peut mener à la ruine ou à la famine : c'est à cause de cela que le paysan fut toujours conservateur... La menace des intempéries réduisant ou détruisant les récoltes était toujours présente, expliquant le recours au Ciel, aux prières et aux processions des Rogations et bien des comportements religieux ruraux restaient inchangés depuis des millénaires pour conjurer le sort et attirer les bonnes grâces des puissances divines.

Les emprunts et le crédit facile ont totalement changé l'économie rurale et les états d'esprit. Ayant connu les derniers moments de « *l'antique sérénité d'un peuple de paysans certains de tirer de la terre une existence médiocre mais assurée* »⁵, il m'est plus aisé de me replacer dans des conditions difficiles à imaginer pour ceux qui ne les ont ni vécues ni approchées : il faut habiter la campagne pour sentir sa vie dans ses détails quotidiens, dans sa rudesse comme dans son inexorable vérité.

³ Les fouilles de la tombe à char de Vernas ont eut lieu en 1818 et le matériel conservé par les comtes de Vernas. La tombe de Rives fut trouvée en 1882, celles de Voreppe en 1909, celles de Reignier en 1964 et celles de Creys-Mépieu en 1970.

⁴ Le Crédit agricole s'est diversifié à partir des années 1960 vers la ruralité, l'artisanat, le financement de l'habitat puis l'ensemble des secteurs économiques, avec une forte présence sur le marché des agriculteurs.

⁵ Ch. De Gaulle, *Les Mémoires d'espoir*.

Le monde préhistorique a été très longtemps un monde exclusivement rural, entièrement soumis aux lois et aux aléas de la nature, et l'homme dispose de peu de moyens pour les infléchir ou les modifier. Il doit s'adapter ou mourir : seule la technique changera progressivement mais lentement ses conditions de vie au cours des millénaires. Pour moi, il y a moins de différences entre les ruraux gaulois et ceux du début du XXe siècle qu'entre ceux-ci et les activités agro-alimentaires de type quasi industriel d'aujourd'hui, tant pour la taille des exploitations, le nombre de bras nécessaires aux divers travaux que pour les instruments et les moyens techniques : la faux allobroge en fer (Fig. 3) est bien plus proche de celle dont se servaient mes oncles et mes cousins de Haute-Savoie en 1940 que celle-ci des moissonneuses-batteuses actuelles...

J'aborderai donc ces pages de protohistoire récente qui mêlent étroitement archéologie, histoire et documents écrits, avec la mentalité du rural et du préhistorien.

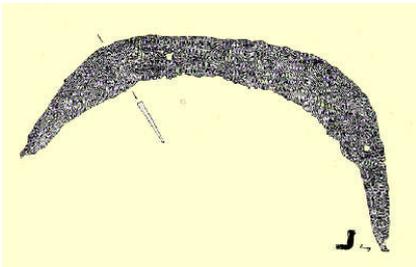


Fig. 3 - Faux gauloise en fer. Sainte-Blandine, Vienne, Isère
Sa languette de fixation est terminée par un ergot pour éviter qu'elle tourne sur le manche, Cette astuce technique est toujours utilisée.

AVANT LES GAULOIS

Les climats, les hommes et l'histoire

De tous temps, les hommes ont quitté leur pays d'origine dans l'espoir de trouver une vie meilleure en d'autres lieux, qu'ils fuient une région pour des raisons de crises, de persécution ou le plus souvent pour tenter d'échapper à la faim et à la pauvreté. En dépit des différences entre les époques de déplacements des groupes humains, le motif principal de la migration demeure le désir de mieux vivre, de mieux manger dans des conditions plus faciles, de trouver des environnements aptes à satisfaire les habitudes et les techniques collectives. Prendre part à l'aisance d'une société plus riche, ou la conquérir, peut être très attirant mais le résultat n'en sera que de courte durée si, les richesses étant détruites ou consommées, le territoire ne satisfait pas aux besoins fondamentaux du groupe. A quoi peuvent servir des terres sèches cultivables, pour ceux qui vivent de l'élevage dans de vastes prairies ? Soit ils repartent vite, soit ils s'implantent en changeant complètement leur mode de vie, ce qui est souvent bien difficile dans des sociétés où le conservatisme est gage de survie.

Or les anciennes économies collectives sont toujours bien séparées, avec prédominance soit de l'agriculture, soit de l'élevage, ce qui induit la sédentarisation ou le nomadisme sur de vastes territoires. Comme le climat, pluviométrie et température, influe par nature sur les productions végétales, tout changement durable modifiera les modes de vie, favorisant ou non l'élevage par exemple.

Le climat est donc une composante du milieu naturel qui a exercé une très forte influence dans l'histoire des sociétés, même si l'école historique française a pendant longtemps mis l'accent essentiellement sur l'importance de l'économie pour infléchir les changements sociétaux ou politiques. Il est devenu évident que le climat est un paramètre fondamental des activités et des comportements humains, à des époques où les hommes ne pouvaient avoir barre, comme aujourd'hui, sur la nature. Je n'insisterai pas sur les preuves palynologiques, sédimentologiques et archéologiques accumulées, dans les Alpes et en Europe, depuis de nombreuses décennies pour établir et dater les variations climatiques, pour établir leur rapport avec les modifications des sociétés et des techniques protohistoriques (Fig. 3bis).

Après la sécheresse et la chaleur de la fin de l'âge du Bronze, au VIII^e siècle av. J.-C., qui a vu le niveau de nos lacs alpins baisser de plusieurs mètres, le climat devient frais et humide tout en restant clément. Au début du premier âge du Fer, les Hallstattiens, éleveurs nomades du centre de l'Europe, viennent s'installer peu à peu dans les prairies de l'est ou du centre de la France, favorisées par les précipitations accrues et délaissées partiellement par les agriculteurs, car ne répondant plus au besoin de leurs cultures céréalières. Trouvant là des conditions très favorables à leur économie pastorale les Hallstattiens restent sur place et ne sont pas tentés d'envahir les pays méditerranéens pourtant riches et prospères.

Schématisons pour lisser les multiples variations locales : la période de l'antiquité gréco-romaine, à partir du Ve siècle, est marquée en Europe centrale par des conditions plus froides, moins favorables qu'à la période précédente et les Gaulois commencent à infiltrer

l'Europe occidentale et méridionale. Cela est concomitant d'une pluviométrie abondante sur le pourtour méditerranéen, rendant ces régions plus aptes à nourrir une population nombreuse et dynamique, à l'origine des remarquables civilisations classiques. Le sud de l'Italie ou la Sicile étaient réputées alors comme « greniers à blé » pour les Carthaginois et les Romains... Les hivers sont aussi bien plus rigoureux qu'actuellement et Pline dit par exemple qu'en 300 av. J.-C. le Tibre était gelé à Rome.

L'optimum romain, à partir du IIe siècle av. J.-C., verra donc se calmer les migrations d'Europe centrale ou septentrionale commencées trois siècles plus tôt et qui n'ont plus de raisons d'être. A la fin du IIe et au Ier siècle av. J.-C., la sédentarisation des nomades et des semi-nomades gaulois en sera facilitée, comme l'a constaté Strabon « *Les Allobroges, qui entreprirent naguère tant d'expéditions avec des armées de plusieurs dizaines de milliers d'hommes, en sont réduits aujourd'hui à cultiver la plaine...*(IV, 1, 11) ». Les archéologues voient aussi se multiplier les outillages agricoles⁶, les fermes et les villages ruraux. En quelques siècles le réchauffement va conduire à une hausse du niveau marin de près d'un mètre : la Flandre est submergée vers 250 ap. J.-C. La *Pax romana*, du Ier siècle aux premières invasions barbares au cours du IIIe siècle, a été largement facilitée par ces conditions climatiques favorables à l'organisation économique, sociale et politique du monde romain. Cette paix ne sera vraiment remise en question qu'avec le retour d'une péjoration climatique.

En effet au IIIe siècle, les pâturages d'Asie s'assèchent progressivement et le froid s'accroît ; se développeront alors les grandes invasions eurasiennes depuis la Mandchourie jusqu'à l'Irlande poussant vers l'ouest et vers le sud des hordes d'éleveurs nomades. En Europe occidentale se sera l'extension des différents peuples germaniques Alamans⁷, Francs, Huns, Wisigoths, Goths, Alains, Vandales et autres. Comme leurs raids rapides et destructeurs répandent la terreur, les cités s'entourent de remparts⁸. Sous la poussée des Wisigoths, l'empire romain d'Occident cesse d'exister en 476.

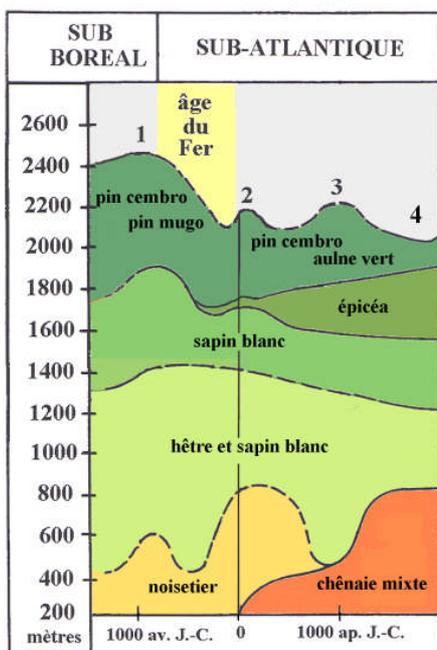


Fig. 3bis – L'évolution chronologique de la végétation forestière suivant l'altitude

Ces courbes traduisent les changements climatiques et l'influence de l'homme sur son milieu.

- 1 – maximum de l'optimum climatique du Bronze final
- 2 – optimum climatique romain
- 3 – optimum climatique médiéval
- 4 – petit âge glaciaire

Remarques :

- La limite supérieure de la forêt matérialise les variations des températures moyennes
- L'épicéa, fréquent aujourd'hui, n'apparaît qu'à l'époque romaine et sa grande extension est due à l'homme au détriment du sapin et du pin cembro
- la forêt de chêne est favorisée par l'homme à partir de l'an mil au détriment du sapin et du hêtre.

(D'après S. Weömiüller (Université de Berne), palynologiste des Alpes) en 200, ils reconstruisent le premier âge le plus vaste et le plus romain.

l'aire), par exemple, un rempart puissant sera construit entre 286 et 293 sous le

Ensuite pendant l'*Optimum climatique médiéval* (grosso modo du VIII^e au XIII^e siècle) les invasions orientales n'auront plus de raison pour conquérir des terres plus hospitalières, ce qui laissera quelques siècles aux civilisations médiévales occidentales pour s'épanouir plus calmement. Il sera suivi par le *Petit âge glaciaire* (début au XIV^e siècle avec un maximum entre 1550 et 1850 environ) matérialisé par des avancées glaciaires auxquelles correspondent plusieurs minimums de températures moyennes très nets⁹ causant des famines qui déciment les campagnes. Cela coïncidera avec de nouvelles tentatives de conquête de l'Occident par les Orientaux¹⁰. En Europe moyenne, en France, le dynamisme du Moyen-Âge sera un peu engourdi par le froid au profit des influences venues d'Italie : pensons à l'explosion du baroque, architecture et système de pensée, dans toute l'Europe partis de Rome à la fin du XVI^e siècle...



pin cembro



aulne vert
mélèze

Fig. 3ter – Essences qui marquent la limite supérieure de la forêt dans les Alpes du Nord. Les variations en altitude renseignent sur les ambiances climatiques

La connaissance, même succincte, de ces grands cycles climatiques est nécessaire pour comprendre les mouvements géopolitiques de l'histoire. La période qui nous occupe plus particulièrement commence, comme nous venons de le voir, au moment d'un changement : il fait un temps humide et froid quand, au Ve siècle av. J.-C., les Gaulois, nomades poussés peu à peu au centre de l'Europe par d'autres peuples venus des steppes asiatiques, partent à la conquête de nouvelles terres favorables à leur pastoralisme. Quand ils seront implantés de l'Espagne à la Pologne, des Îles britanniques à l'Anatolie au III^e siècle av. J.-C., le climat qui s'adoucit supprimera la nécessité de leurs déplacements et permettra leur sédentarisation.

L'âge du Fer dans les Alpes

⁹ Des peintures de l'époque témoignent d'hivers rudes et enneigés. En Savoie, on organise même des processions dans l'espoir de conjurer l'avancée des glaces.

¹⁰ Siège de Vienne en 1529, bataille de Lépante en 1571 et de Vienne en 1683.

Quand les Allobroges se sont établis entre Rhône et Isère, le territoire n'était privé ni d'habitants ni de ressources. Une vieille histoire l'avait affecté pendant des millénaires qui ont vu se dérouler la longue évolution des hommes, des techniques, des mentalités, des sociétés, des croyances. Sans remonter aux premiers occupants sédentaires de la préhistoire, voyons ses caractères les plus récents.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE ET CLIMATIQUE SOMMAIRE

av. J.-C.	PÉRIODES CHRONOLOGIQUES	PÉRIODES CLIMATIQUES	VARIATIONS
	âge du Bronze final	<i>Sub-Boréal</i>	Chaud et sec
750	1 ^{er} âge du Fer Période de Hallstatt Hallstatt ancien Hallstatt final	<i>Sub-Atlantique</i>	Péjoration climatique humide et tempérée
600			Rémission, mais humide et plus chaud
450	Nouvelle péjoration		
250	2 ^e âge du Fer ou Période de La Tène La Tène ancienne La Tène moyenne		Amélioration progressive lente
125	La Tène finale		<i>Optimum climatique romain</i>
50			

Implantation des Allobroges : fin du IV/ début du III^e siècle av. J.-C.

Traversée des Alpes par Hannibal : fin octobre/ début novembre 218 av. J.-C.

Conquête de l'Allobrogie par les Romains : 121 av. J.-C.

Guerre des Gaules : de 58 à 51 av. J.-C.

Soumission des peuples alpins par Auguste : de 16 à 14 av. J.-C.

Les dates sont approximatives car les changements culturels et techniques sur lesquels se fondent les spécialistes pour établir la chronologie, varient suivant les régions ; l'Europe est vaste et aucun événement ni aucune mutation n'atteignent les diverses zones la même année ni la même décennie.

A partir du début du VIII^e siècle av. J.-C., de chaud et sec, le climat se dégrade avec une humidité fortement accrue car la dendrochronologie remarque une augmentation nette de la croissance annuelle des arbres vers 780 av. J.-C. Les populations agricoles de l'avant-pays alpin, entre les montagnes et le Rhône, en sont déstabilisées. En même temps des actions violentes comme des combats entre "princes" ou des raids de cavaliers depuis l'Europe moyenne, ont pu amener des destructions. Il semble que certains centres de fabrication d'outils ou de bijoux de bronze et des ateliers de potiers, ceux qu'on retrouve en particulier au bord des lacs subalpins, dans ce qu'on appelle les stations littorales ou palafittes, ont été incendiés à cette époque. Ces centres étaient une source de puissance économique et de cohésion sociale dont quelques tribus ou des chefs ambitieux pouvaient craindre une résistance à leurs projets de conquête ou à leur commerce. C'est une période troublée qui voit fleurir les places fortifiées sur des sites propices à la défense, sites qui seront réutilisés à l'âge

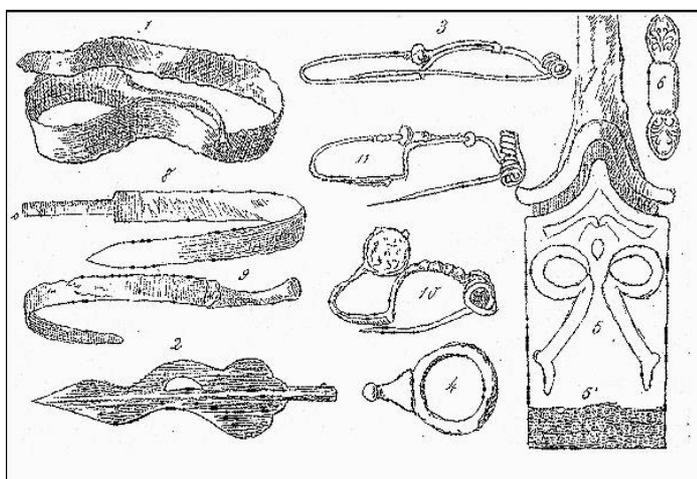
du Fer, pour la plupart par des « envahisseurs » désirant se mettre à l’abri et contrôler les routes commerciales.

Après la disparition des stations littorales installées sur les lacs alpins, vers 800 av. J.C.¹¹, deux populations différentes vont prospérer dans les Alpes du Nord : à l’est, des agriculteurs-éleveurs colonisent les massifs internes en altitude (Fig. 5bis) et à l’ouest les communautés paysannes en place depuis des siècles vont évoluer sous l’influence de nouveaux occupants, les Hallstattiens.

Les données archéologiques

Curieusement, cette civilisation d’altitude, en Savoie, est archéologiquement bien mieux connue que celle qui tenait, en même temps, les plaines de piedmont et les massifs subalpins : il n’est que de voir la densité des découvertes (Fig. 10), faites pour la plupart au XIXe siècle, grâce à la curiosité et au sens du patrimoine des érudits locaux.

Fig. 4 – Planche de dessins d’objets des tombes de Rives, Isère.
Publication de B. Charvet en 1884.
Ces dessins montrent les objets au moment de leur découverte : une épée avait encore sa poignée qui a disparu aujourd’hui. Cette poignée est simple, sans pommeau ni garde..



Ces Hallstattiens sont les premiers Celtes : implantés en Europe centrale ils manifestent une volonté d’expansion se traduisant par le contrôle de territoires avec l’installation de places fortes, l’organisation du commerce à longue distance et l’introduction de la première métallurgie du fer. Société très hiérarchisée, conduite par des princes riches, ils font montre de grandes qualités artisanales et artistiques reconnues dans les bijoux et les armes, un savoir-faire du travail des métaux et un armement efficace qui leur donne la maîtrise des combats. Peu d’habitats peuvent leur être attribués car leur vie est nomade et ils sont connus surtout par leurs nécropoles en tumulus ou aussi leurs oppida.

Une bonne partie de la France a été conquise, en particulier le nord-est et l’est où la princesse de Vix, à Châtillon-sur-Seine, parlera à chacun avec son diadème d’or, son cratère grec et son char d’apparat enfouis avec elle sous un gigantesque tertre funéraire. Elle synthétise tous les caractères hallstattiens avec la richesse, les échanges à longue distance et le faste de son rang dans une société hiérarchisée. Jusqu’à la position de son vaste oppidum, déjà bien

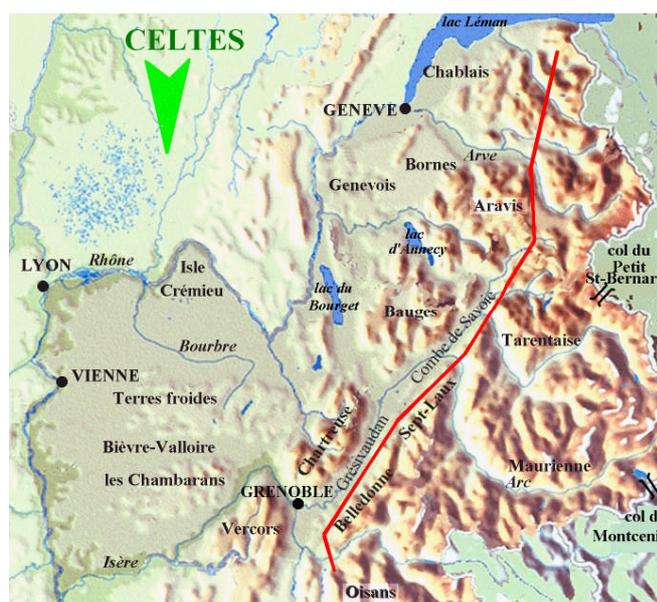
¹¹ Les pieux palafittiques les plus récents sont datés par dendrochronologie de 813/810 av. J.-C. sur le lac du Bourget

urbanisé, celui du Mont-Lassois, au point de rupture de charge dans le transport fluvial entre Seine et Saône, qui atteste du trafic de l'étain occidental vers le monde méditerranéen.

Dans les Alpes, l'influence hallstattiennne se manifeste surtout au sud du lac Léman et autour du lac d'Annecy¹². Elle pénètre aussi le massif de Crémieu dans le nord du Dauphiné, en particulier sur l'oppidum de Larina à Hières-sur-Amby. Quelques autres sites dans l'Isère et la Drôme¹³ en possèdent des traces, noyées dans du matériel de tradition Bronze final.

Avant d'aborder les exploits d'Hannibal dans les Alpes, je dresserai un tableau plus complet des différentes phases d'implantation des Gaulois et des Allobroges au cours du deuxième âge du Fer ou époque de la Tène.

Fig. 5 – L'occupation des Alpes comporte deux peuplements distincts : à l'est dans les montagnes, des peuples indépendants autochtones et à l'ouest, les Celtes, Hallstattiens puis Gaulois, venus du nord-est. C'est le Sillon alpin, de Chamonix à Grenoble, qui les sépare.



En montagne : la civilisation alpine

Durant tout l'âge du Fer, le premier comme le second, la différence s'amplifie entre l'avant-pays, piedmont et massifs préalpins, où les matériels et parfois les rites des arrivants se diffusent parmi les indigènes et les massifs alpins internes d'altitude qui acquièrent des caractéristiques spécifiques où ces influences sont quasi absentes ; là, une « civilisation » totalement originale s'individualise dans les grandes vallées de la Tarentaise et de la Maurienne (Fig. 5).

Au début du IIe millénaire av. J.-C., à la fin de l'âge du Bronze, une déforestation bien visible dans les variations des pollens de tourbières comme celles de Maurienne, traduit une occupation permanente dans les massifs internes (Fig. 5bis). Aux VIIe/VIe siècles, cette conquête de la montagne s'intensifie avec des caractères très particuliers : absence d'armes, absence d'objets en fer, inhumations plates en tombes entourées de pierres (Fig. 6) et abondance exceptionnelle des parures en bronze de fabrication locale complétée par des importations d'ambre et de bijoux "exotiques" venus des deux côtés des Alpes (Fig. 7 et 8). J'ai

¹² Sites à matériel hallstattiennne : Marcellaz, la Tour, Talloires, Pringy, Gruffy, Quintal, etc. Quelques habitats ont livré aussi de la céramique..

¹³ Seyssinet-Pariset, Varcès, Saint-Ferréol, Moras-en-Valloire, etc.

parlé de Pline l’Ancien qui explique pourquoi les paysannes de Savoie portaient des colliers aux perles aussi nombreuses : pour se protéger du goitre, maladie répandue dans ces vallées.

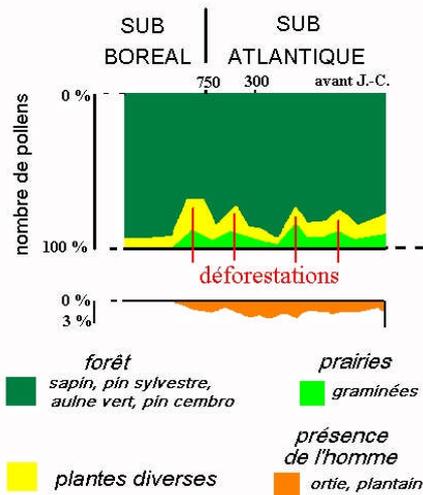


Fig. 5bis – Extrait du diagramme des pollens de la tourbière du Bessée à 1800 m d’altitude, à Valmeinier en Maurienne. Il est particulièrement significatif de l’influence de l’homme en montagne.

Entre les moments des grandes déforestations, la forêt se réinstalle un peu au détriment des prairies mais il y a toujours une présence humaine permanente proche, à partir de 800 av. J.-C.

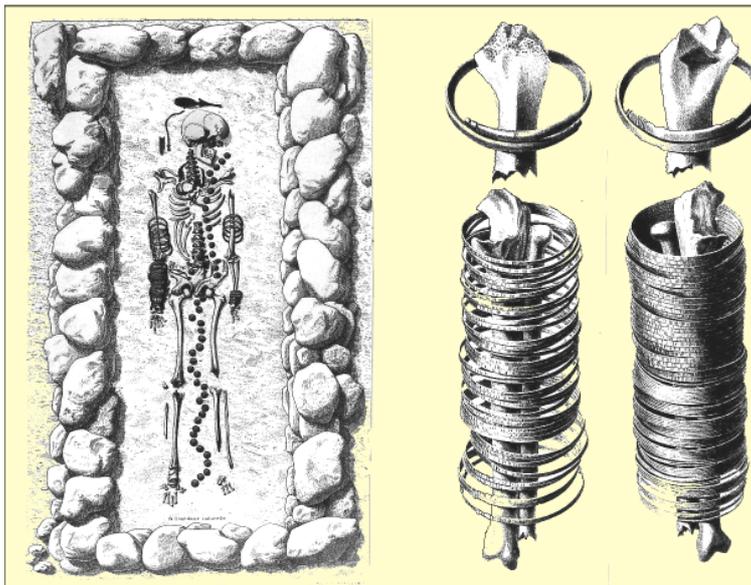


Fig.6 - Tombe alpine de Guillestre (Hautes-Alpes) avec mode d’inhumation en coffre de pierres et abondance des parures de bronze, caractéristiques des massifs alpins



Fig. 7 - Une tombe alpine de Saint-Jean -d’Arves, Maurienne. Bracelets de bronze de type alpin. Remarquer le nombre exceptionnel de perles en ambre. Le plomb est utilisé comme un métal précieux, pour des pendeloques triangulaires. Ve siècle av. J.-C.

Fig. 8 – Le mobilier funéraire des tombes alpines de Montdenis, Maurienne, contient des pendeloques et fibules à pendeloques de Lombardie ainsi que des bracelets et un brassard-tonneau hallstattiens de l’est de la France



Ce phénomène n’est pas seulement localisé à la Savoie car il se retrouve identique dans ses rites funéraires mais différent dans ses productions matérielles, dans d’autres vallées alpines : le Valais en Suisse, l’Oisans, le Queyras et l’Ubaye en France (Fig. 6). Les Civilisations alpines prennent vraiment naissance au cours de l’âge du Fer, du Tyrol à la Méditerranée et leur originalité transparaît encore aujourd’hui avec certains modes de vie liés à l’environnement comme l’habitat mais aussi dans les bijoux ou les coutumes.

Comment ces populations montagnardes sont-elles arrivées, durant cinq à six siècles, à asseoir leur indépendance, à développer leur économie tout en restant en contact continu avec les civilisations puissantes qui évoluent de part et d’autre des Alpes ? Un savoyard, L. Schaudel, en 1906, déjà frappé par l’entité alpine, avait émis l’hypothèse de l’exploitation du sel en Tarentaise, par comparaison avec les mines de Hallstatt en Autriche ; le sel, à cette époque, faisait l’objet de vastes trafics dans toute l’Europe. Il est donc fort vraisemblable que les salines de la région de Moûtiers en ont produit, mais on ne saurait oublier les ressources en cuivre, en plomb et en argent de la Tarentaise comme de la Maurienne, dont la mise à profit serait à relier aux talents des métallurgistes autochtones.

Outre la production, il y a aussi une autre et importante origine à la richesse alpine, ce sont les activités de service, en l’occurrence le transport des marchandises et en particulier de l’étain. Métal peu courant en Europe, les Alpes n’en possédaient pas et les seules régions qui le produisaient en Occident, la Bretagne et la Cornouaille, alimentaient les marchés méditerranéens dont le métal de base était le bronze. Ceci amena la création d’un intense trafic mis en place et organisé par les Hallstattiens.

Avant le VI^e siècle av. J.-C., Marseille n’existait pas, une bonne partie des marchandises passaient par les cols transalpins pour atteindre le monde méditerranéen. Ces cols permettaient de raccourcir le chemin entre la haute Seine, les plaines de Saône et l’Italie du Nord où fleurissaient les civilisations villanovienne et étrusque. Or les bijoux des vallées alpines témoignent, à l’évidence, des contacts couvrant une longue période avec les deux versants donc que des voies bien fréquentées traversaient les Alpes savoyardes (Fig. 7 et 8).

Les Alpains vivront leur apogée aux Ve et IV^e siècles av. J.-C. et deviendront riches, très riches même si on en croit l’abondance et la préciosité des mobiliers funéraires. Le portage des charges, facile aux robustes autochtones habitués à la montagne et à ses dangers, les

escortés de convois et les péages produisent des revenus abondants. Sur les pistes ou les sentiers de haute montagne tout transport se fait à dos d'homme ou de bêtes de somme que ce soit pour les échanges locaux ou pour le compte de marchands étrangers ; d'autant que sur ces pistes seules passaient sans difficultés les bêtes du pays car « *en certains endroits la route est tellement étroite qu'elle donne le vertige aux piétons, voire même aux bêtes de somme qui ne la connaissent pas, car, pour celles du pays, elles y passent sans broncher et cela avec les plus lourdes charges* » ainsi que le dit Strabon¹⁴ (IV, 6, 6).

Les archéologues prouvent l'existence d'une population alpine originale : les historiens antiques le confirment, qui ne confondent pas les tribus montagnardes avec les tribus gauloises. Polybe raconte que les populations alpines sont différentes de celles des vallées du Rhône et du Pô. D'après Strabon « *la Gaule cisalpine est habitée par des nations ligures et des nations celtiques ; celles-là demeurant dans les montagnes, celles-ci dans les plaines* » ; on peut admettre qu'il en était de même pour l'autre côté des Alpes. Tite-Live précise que les Alpes occidentales n'étaient pas peuplées de Gaulois mais d'autochtones, que les contacts entre eux étaient fréquents car « *les Gaulois sont fort peu éloignés par leur langue et par leurs mœurs de ces montagnards* (XXI, 32) ».

L'originalité des productions métalliques, un rite funéraire spécifique et d'autres particularités s'accordent ainsi avec les textes sur la dualité des populations, les montagnards et les Gaulois des plaines de part et d'autre des Alpes.

Le relief avait créé les conditions physiques de l'autonomie, les ressources naturelles et le trafic transalpin ont fourni la richesse ; l'indépendance devait en découler. L'entité alpine était née, dont Hallstattiens, Gaulois puis Romains ont dû tenir compte.

Les Alpains

Les textes antiques décrivent les Alpains comme très rustiques : « *voici que surgissent des êtres à demi-sauvages, montrant entre les rochers leurs têtes horribles et repoussantes avec leurs cheveux toujours raides de crasse, et, jaillissant du fond des grottes creusées dans la roche érodée, la troupe des Alpains attaque et, avec la vigueur que lui donne l'habitude, franchit d'un pas agile les fourrés, les névés familiers et les pentes inaccessibles. Une fois l'ennemi encerclé, ils le harcèlent en parcourant la montagne en tous sens.* » dit Silius Italicus¹⁵ (III, 540).

Ils étaient méfiants vis à vis des étrangers et hostiles à toute incursion qu'ils savaient neutraliser, même sans armes, par la seule utilisation des moyens que la nature mettait à leur disposition dans des reliefs tourmentés. On va voir leur efficacité contre Hannibal où « *... occupant les positions supérieures, marchaient sur les flancs de la montagne ; tantôt ils faisaient rouler des rochers, tantôt ils lançaient des pierres à la main et ainsi jetaient les Carthaginois dans une confusion et une frayeur considérables* (Polybe, III, 52) ». Près de deux

¹⁴ De 57 av. J.-C. à 27 ap. J.-C.

¹⁵ De 26 à 101 ap. J.-C.

siècles plus tard, les Romains en feront la dure expérience pour traverser les Alpes... Leur indépendance était protégée par le relief et par leur détermination à la conserver.

Auguste a dû vaincre, entre 16 et 14 av. J.-C., les peuples indépendants au nord et à l'ouest de la plaine du Pô afin de libérer les passages et les cols. Voilà comment le résume Strabon : « *Enfin Auguste réussit à les réduire complètement : il les fit alors transporter en masse à Eporedia, et donna ordre qu'on les vendit comme esclaves sur le marché de cette ville, colonie romaine fondée naguère justement pour servir de boulevard contre les incursions des Salasses, mais qui avait eu grande peine à se maintenir, tant que la nation barbare n'avait pas été anéantie. Il y avait en tout 36 000 captifs et dans le nombre 8000 guerriers valides. Terentius Varron, le même général qui les avait vaincus, les vendit tous à l'encan ; puis César ayant fait partir pour ces pays 3000 Romains y fonda la ville d'Augusta [Aoste] sur l'emplacement même du camp de Varron. Aujourd'hui toute la contrée environnante jusqu'aux cols les plus élevés des Alpes se trouve absolument pacifiée.* (VI, 6, 7) ». Pour montrer ostensiblement qu'il avait réduit toute résistance à Rome, Auguste a fait inscrire leurs noms sur l'arc de Triomphe de Suse et sur le Trophée de la Turbie (Fig. 9), près de Nice, entre autres les *Medulli* de Maurienne, les *Ucenii* de l'Oisans ; on remarquera l'absence de *Ceu-trones* de Tarentaise (on verra plus loin que ceux-ci, très « celtisés », n'étaient probablement plus considérés comme un peuple indépendant rebelle)¹⁶.

¹⁶ Reste le problème des *Graioceli*, seulement cités par César (BG. 1, 10) et dont l'implantation est bien difficile à déterminer : G. Barruol penche soit pour la haute vallée de l'Isère et le col du Petit-Saint-Bernard, soit pour la vallée inférieure de l'Arc. Mais leur existence est trop imprécise pour que j'en fasse état.



A L'EMPEREUR CÉSAR AUGUSTE, FILS DU DIVIN [Jules César]
 GRAND PONTIFE, EMPEREUR POUR LA XIV^e FOIS, TRIBUN POUR LA XVII^e FOIS LE
 SÉNAT ET LE PEUPLE ROMAIN PARCE QUE, SOUS SA CONDUITE EST SES AUSPICES,
 TOUS LES PEUPLES ALPINS QUI S'ÉTENDAIENT DE LA MER SUPÉRIEURE [*Adriatique*] À
 LA MER INFÉRIEURE [*Méditerranée*] ONT ÉTÉ SOUMIS À L'EMPIRE DU PEUPLE ROMAIN
 PEUPLES ALPINS VAINCUS : TRUMPILINI, CAMUNNI, VENNONETES, VENOSTES,
 ISARCI, BREUNI, GENAUNES, FOCUNATES, QUATRES PEUPLES VINDELICI,
 COSUANETES, RUCINATES, LICATES, CATENATES, AMBISONTES, RUGUSCI, SUANETES,
 CALUCONES, BRIXENTES, LEPONTI, VIBERI, NANTUATES [*bas Valais*], SEDUNES [*haut
 Valais*], VERAGRES [*moyen Valais*], SALASSES [*Val d'Aoste*], ACTIVONES (*Haute Isère ?*),
 MEDULLES [*Maurienne*], UCENES [*Oisans*], CATURIGES [*Gapençais*], BRIGIANS
 [*Briançonnais*], SOGIONTTI, BRODIONTI, NEMALONI, EDENATES, ESUBIANI, VEAMINI,
 GALLITAE, TRIULLATI, ECTINI, VERGUNNI, EGUITURI, NEMETURI, ORATELLI, NERUSI,
 VELAUNI, SUETRI

Inscription gravée sur le trophée de la Turbie, d'après Pline l'Ancien (III, 24). Elle
 comporte la liste des peuples alpins soumis par Auguste entre 16 et 14 av. J.-C.

LE TEMPS DES GAULOIS

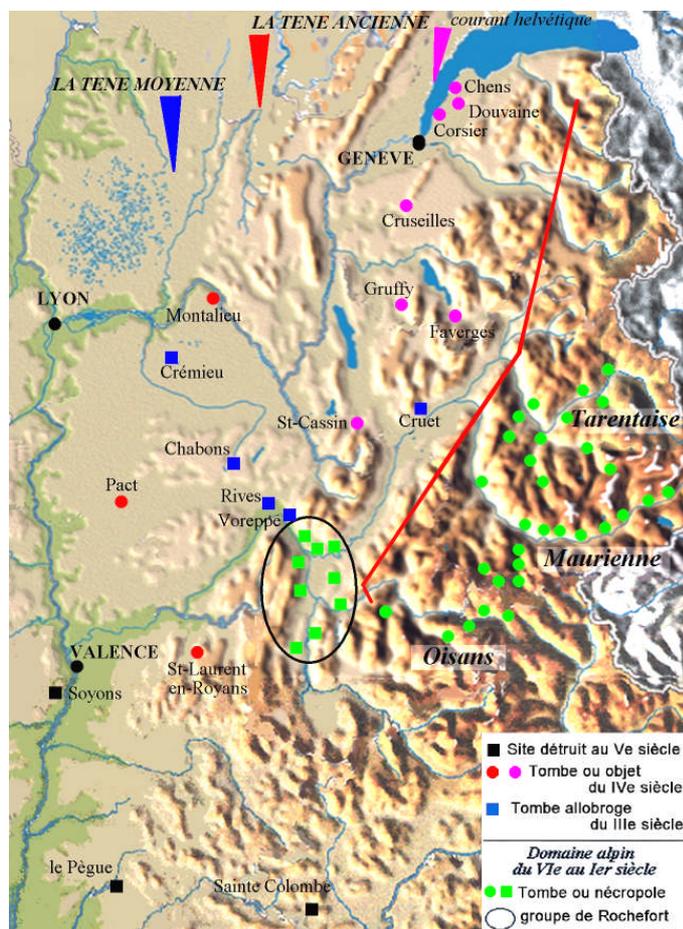
Des Gaulois dans les Alpes avant les Allobroges

Au Ve siècle, des raids de destruction gaulois sur les places hallstattiennes

L'influence gauloise diffuse et prospère dans le centre de l'Europe, en Suisse nord-occidentale et dans le nord-est de la France, en Champagne ; mais seuls quelques raids destructeurs et de très rares implantations toucheront notre région (Fig. 10).

Bien des oppida et des bourgs hallstattiens sont détruits par incendie et abandonnés immédiatement, ce qui a été souvent le cas en Europe occidentale. Au Pègue, C. Lagrand situe l'incendie vers 480 av. J.-C. ; c'est approximativement aussi la date de la destruction des puissants oppida hallstattiens de l'est de la France, de Suisse ou du haut Danube¹⁷.

Fig. 10 – Vestiges archéologiques des premiers gaulois de la Tène ancienne et moyenne dans le Sud-Est et chez les Alpains entre le IVe et le Ier av. J.-C.



¹⁷ Oppidum de Soyons en Ardèche et du Pègue dans la Drôme, l'habitat de Sainte Colombe dans les Hautes-Alpes. Les dates sont identiques pour les oppida de Châtillon-sur-Seine, de la Heuneburg sur le haut Danube ou de Châtillon près de Fribourg en Suisse, etc.

On constate alors l'arrêt du commerce de tout l'est de la France avec Marseille, laquelle montre une certaine stagnation entre 450 et 350 av. J.-C. comme le remarque C. Goudineau. Les incursions gauloises ont ruiné le tissu économique mis en place par les Hallstattiens et celui-ci sera réorganisé seulement bien plus tard. Au Pègue la réoccupation du site interviendra au début du IV^e siècle, soit après un siècle d'abandon : c'est assez dire les destructions qui ont dû affecter le pays.

A Pact, Isère, dans la plaine de la Valloire, en 1885 ont été sortis (d'une sépulture ?) deux vases totalement inconnus dans notre région et qui manifestement proviennent de Champagne où prospérait une puissante colonie gauloise au Ve siècle. C'est la trace laissée par un petit groupe de passage (Fig. 10bis). Trois tombes à incinération, sans mobilier militaire, dans l'Isle Crémieu¹⁸ à Montalieu-Vercieu, sont datées du Ve siècle ; ce serait le premier témoignage d'une éventuelle implantation (provisoire ?) au début de la Tène dans la région. On verra plus loin que dans l'important oppidum de Larina, dans l'Isle Crémieu, aucun vestige attestant d'une occupation gauloise n'est antérieur au IV^e siècle av. J.-C., c'est à dire avec l'arrivée des Allobroges ou peu avant : donc pas de véritable implantation gauloise avant eux.

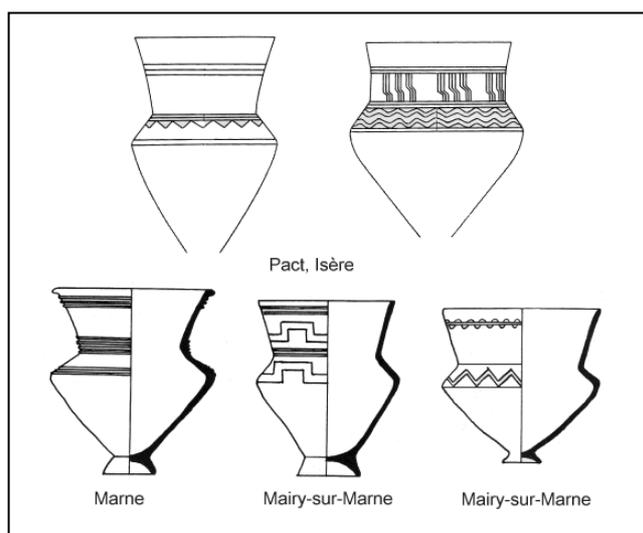


Fig. 10bis – Vases bitronconiques à col évasé et à décor géométrique gravé. En haut trouvés à Pact, Isère et en bas en Champagne où ils sont datés du Ve siècle av. J.-C..

De la fin du Ve au début du III^e siècle : premières implantations gauloises

A la Tène ancienne, à l'intérieur d'une population agricole sédentaire on remarque la présence très sporadique de Gaulois au IV^e siècle av. J.-C. dans la plaine de la Valloire et dans le nord de la Drôme, à *Saint-Laurent-en-Royans*, avec une inhumation plate de soldat avec une épée. (Fig. 11).

¹⁸ On appelle « Isle Crémieu » une région calcaire nord-Dauphiné, de forme triangulaire limitée par le Rhône et aux particularités géographiques bien nettes. Son relief doux et ses terroirs fertiles en ont fait un territoire très apprécié tout au long de la préhistoire. Il aura une grande importance avec les Gaulois.



Fig. 11 - Saint-Laurent-en-Royans, Drôme.
Inhumation avec épée de fer et fibule en bronze.
IVe siècle av. J.-C.
L'épée, ployée en trois au moment de sa découverte, a été redressée, sans casser, par les inventeurs, ce qui prouve qu'elle est en fer doux.



Fig. 12 - Chens-sur-Léman, Haute-Savoie.
Bracelets et fibules en bronze,
perles de verre et d'ambre.
IVe siècle av. J.-C.

Fig. 12 bis - Chens-sur-Léman, Haute-Savoie.
Epée du IVe siècle av. J.-C., avec son fourreau de fer, décoré d'une splendide bouterolle

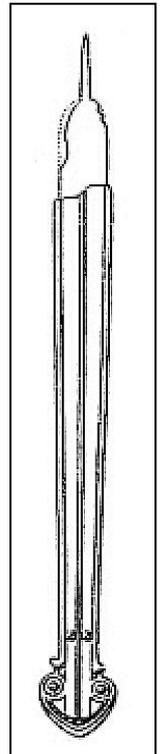


Fig. 13 – Gruffy, Haute-Savoie.
Epée à poignée anthropomorphe en fer. Fin du Ve siècle av. J.-C.



Fig. 14 – Cruseilles, Haute-Savoie.
Bracelet en bronze à décors coulés et à fermeture. IVe siècle av. J.-C.
Les Gaulois étaient d'excellents métallurgistes et obtenaient des pièces très complexes par la coulée. Voir Fig. 10

A la même époque, une première migration gauloise, véritable colonie de peuplement, au sud du Lac Léman, est marquée par des tombes (Fig. 12 et 13) masculines, féminines et de guerriers¹⁹. Le mobilier funéraire, du IV^e siècle av. J.-C., qui a son origine sur le Plateau suisse très occupé par les Gaulois, montre ainsi une expansion assez localisée sur la rive gauche du Rhône. Probablement arrivés aussi de Suisse, un beau bracelet à décor en relief à Cruseilles, une fibule à Faverges et une autre remarquable, retrouvée au pied d'un poste de défense à côté de Chambéry, à Saint-Cassin, le château de Saint-Claude (Fig. 14 et 14 bis).



Fig. 14bis – Fibule en bronze à arc large de Saint-Cassin, Savoie. Fin du IV^e siècle av. J.-C.

Des bijoux gaulois chez les Alpains

Les mobiliers funéraires alpins de fabrication indigène, en Tarentaise chez les Ceutrons et en Maurienne chez les Médulles²⁰, sont complétés de fibules, bracelets, torques caractéristiques des productions gauloises de la Tène ancienne du IV^e siècle av. J.-C. En l'absence de véritables implantations gauloises en Dauphiné-Savoie, hormis celle très localisée des rives du lac Léman et qui sont bien éloignées des vallées alpines, ces bijoux provenaient de la Gaule cisalpine²¹ avec laquelle les échanges étaient faciles par les cols transalpins (Fig. 15 et 16).



Fig. 15 - Villette d'Aime, Tarentaise. Mobilier gaulois : bracelets, bagues et fibules en bronze provenant de plusieurs tombes alpines du IV^e siècle av. J.-C.

¹⁹ A Chens (Fig. 12), Douvaine, Corsier, Reignier et Gruffy près d'Annecy.

²⁰ à Villette-d'Aime (Fig. 15), Notre-Dame-du-Pré, Saint-Jean-de-Belleville, Saint-Laurent de la Côte, Saint-Bon-Tarentaise en Tarentaise et Albiez-Monrond, Saint-Martin-d'Arc, Villarodin (Fig. 16) en Maurienne.

²¹ en place depuis le IV^e siècle, Bologne a été créée par les Gaulois vers 350.



Fig. 16 – Torque gaulois en bronze à décor moulé.
Villarodin, Maurienne. IV^e siècle av. J.-C.

LES ALLOBROGES

A la recherche d'un peuple

La plupart d'entre nous pensent bien connaître les Allobroges, souvent mentionnés par les auteurs antiques, grecs et latins, qui ont vanté leur bravoure comme Tite-Live²² : « *les Allobroges, peuple qui ne le cède, en puissance, en renommée, à aucune nation de la Gaule (XXI, 31)* ». Leur attirance pour les combats renvoie à l'image populaire les montrant nus (Fig. 22), dans les batailles comme celle de Télamon en 225 av. J.-C. ainsi que le décrit Polybe²³ : « *Les Gésates²⁴, aux premiers rangs, soit par vanité, soit par bravoure, avaient même jeté bas tout vêtement, et, entièrement nus, ne gardèrent que leurs armes, de peur que les buissons qui se rencontraient là en certains endroits ne les arrêtassent et ne les empêchassent d'agir... (II, 6)* ».

Le territoire des Allobroges est bien délimité par des frontières connues, leurs voisins ont un nom, qu'ils soient gaulois ou non (Fig. 4), leur soumission à Rome comme leurs révoltes sont relatées tels des faits historiques importants et leurs descendants se sont intégrés sans problème dans la romanité.

En réalité, si des textes antiques ont évoqué les hommes, leurs qualités ou leurs défauts, on sait peu de chose sur leur nombre, leur implantation dans le pays où ils vivaient, l'Allobrogie. Les vestiges qui les concernent sont assez rares et seulement dus aux heureux hasards des trouvailles, les recherches ayant été plus que sommaires. Les Allobroges, ont eu

²² 59 av. J.-C. à 17 ap. J.-C.

²³ 210 ou 202 à 126 av. J.-C.

²⁴ On verra plus loin que ce sont des mercenaires d'origine allobroge pour la plupart.

l'honneur d'être parfois cités par César, mais ils n'ont pas suffisamment résisté ou combattu contre lui pour aiguïser beaucoup de curiosité. Les textes anciens suffisent à nos préoccupations intellectuelles... C'est regrettable car l'archéologie a peu parlé et nous ne l'interrogeons même plus par de nouvelles investigations ; aujourd'hui les programmes de recherches délaissent, trop souvent, les problèmes fondamentaux de notre histoire au profit des sauvetages d'urgence or les tombes ou les villages gaulois sont rarement sur le tracé des autoroutes ! Cet état de fait, plus administratif que scientifique, est conforté pour la protohistoire récente par le sentiment, partagé par nombre d'historiens, que des fouilles ne nous apporteraient pas grand chose car, comme me le disait il y a peu un brillant professeur : « *Les Allobroges, mais on sait tout sur eux !* ».

Conscient que c'est faux, que les lacunes sont énormes et pour donner une nouvelle épaisseur, une nouvelle réalité à ces Gaulois, j'ai essayé d'associer étroitement toponymes et hydronymes²⁵ à l'archéologie. Et les résultats ont dépassé mes espérances en me livrant un pays jusqu'alors insoupçonné. Vous aurez ici la synthèse de ces recherches et de mes interprétations, et je laisserai à d'autres le soin de les incorporer aux aspects plus historiques et littéraires du passé de ce peuple.

La vie et les ressources dans les Alpes et en Allobrogie.

Les pâturages alpestres gagnés peu à peu sur la forêt jusqu'aux hautes crêtes et aux abords des cols, ont favorisé l'élevage dès le Néolithique avec l'apparition des premières communautés dans les hautes vallées : le bétail fournissait nourriture et chauffage l'hiver par la cohabitation homme-animal.

L'archéologie n'apporte rien de précis sur la vie quotidienne des populations alpines à l'âge du Fer. Il faudrait donc se reporter à ce qu'on connaît dans les régions voisines, mais est-on en droit de généraliser aux montagnards les observations faites en plaine? Mieux vaut considérer encore ce qu'en disent les textes des auteurs grecs et latins. A propos du passage d'Hannibal, Polybe signale que les Alpes sont habitées par une population nombreuse « *Lorsqu'ils nous disent encore que dans ces Alpes ce ne sont que déserts, que rochers escarpés, que chemins impraticables, c'est une fausseté manifeste ... Et de plus les Alpes même ne sont-elles pas habitées par un peuple très nombreux ?* (III, 9) ». Tite-Live précise ce qu'Hannibal trouva dans les montagnes : « *Mais une fois au pied des montagnes, quoique la renommée, qui ordinairement exagère les objets inconnus, eût d'avance prévenu les esprits, lorsque l'œil put voir de près la hauteur des monts, les neiges qui semblaient se confondre avec les cieux, les huttes grossières suspendues aux pointes des rochers, les chevaux, le bétail paralysés par le froid, les hommes sauvages et hideux, les êtres vivants et la nature inanimée presque entièrement engourdis par la glace, cette scène d'horreur, plus affreuse encore à contempler qu'à décrire, renouvela les terreurs de l'armée.* (XXI, 32, 7) ». Strabon et Pline l'Ancien (Ier siècle ap. J.-C.) évoquent les marmottes, lièvres, chevreuils, cerfs, chamois, bouquetins et chevaux sauvages, faune qui atteste l'existence de divers milieux semblables à ceux d'aujourd'hui :

²⁵ Avant l'informatique et ses logiciels cartographiques, il fallait parcourir attentivement des dizaines de cartes au 25.000ème pour les trouver. Mes premiers résultats, bien qu'incomplets, ont été tout de même significatifs, démontrant que s'ouvrait une nouvelle et originale piste de recherches.

champs cultivés, forêts, alpages. Pline précise que « le blé de trois mois » est connu dans toutes les Alpes, que le fromage « vatusique » des Ceutrons est célèbre à Rome, enfin que les vaches, malgré leur petite taille, donnent beaucoup de lait et que les bœufs sont attelés par la tête et non par le cou. Pline parle encore du cuivre des Ceutrons en Tarentaise. Théophraste, historien grec du IV^e siècle av. J.-C. comme Strabon (IV, 6, 2), signalent déjà l'ambre des Alpes que les géologues connaissent bien dans les grès tertiaires de Maurienne.

A l'époque préromaine comme au Moyen-âge, une population assez dense arrivait à vivre dans les vallées les plus isolées grâce à l'élevage, à l'exploitation des forêts et des minerais sans compter les bénéfiques substantiels tirés des péages, comme on l'a vu. Néanmoins, la vie y était très rude : «...*Dans toute l'étendue de la chaîne des Alpes il y a bien, à vrai dire, quelques plateaux offrant de bonnes terres arables ainsi qu'un certain nombre de vallées bien cultivées ; généralement pourtant, et surtout vers les sommets où toutes ces populations de brigands s'étaient concentrées de préférence, l'aspect des Alpes, par le froid qui y règne, comme par l'âpreté naturelle du sol, est celui de la stérilité et de la désolation. C'est à la disette dont souffraient les populations de la montagne, c'est au dénuement absolu dans lequel elles se trouvaient, que les habitants des plaines ont dû de se voir préservés de leurs incursions, vu qu'alors les montagnards avaient tout intérêt à ne pas se fermer les seuls marchés où ils pouvaient se procurer les denrées dont ils manquaient, en échange de la résine, de la poix, des torches, de la cire, du miel et du fromage qui font toute la richesse de leur pays.* (Strabon, IV, 6, 9) ». C'est peut-être un peu exagéré mais il doit y avoir un fond de vérité. Cet aspect de la vie économique montagnarde, par où l'on voit qu'il n'était point de petits profits, s'applique en fait aux deux versants des Alpes occidentales.

La culture et l'élevage

La plaine du Rhône était riche en blé où on récoltait en abondance du froment de la meilleure qualité, le *siligo*, chez les Allobroges. Pline l'Ancien dit : « *Il n'y a pas de grain plus avide que le blé ; il n'y en a pas qui tire du sol plus de nourriture. Je dirais volontiers que le blé commun est à proprement parler le plus délicieux des blés, à cause de sa blancheur, de sa qualité et de son poids. Il convient aux régions humides comme celles que l'on trouve en Italie et en Gaule Chevelue ; mais au-delà des Alpes il ne se maintient que dans le territoire des Allobroges et dans celui des Rémois ; dans les autres parties de ce pays, en deux ans il se change en blé ordinaire.* (XVIII, 85) ». Le chanvre était cultivé sur les bords du Rhône.

Le vignoble y était aussi très répandu, en particulier chez les Allobroges ou le vin poissé était récolté dans le Viennois ; celui relevé avec de la poix et souvent de la poix de sapin (*pix corticata*) était le plus renommé. Pline précise en parlant des vins : « *Certains plants ont en effet un tel amour, peut-on dire, pour le terroir qu'ils y laissent toute leur gloire et perdent toujours, en émigrant, de leurs qualités. C'est le sort de la Rhétique et de l'Allobroge, que nous avons appelé poissés, célèbres dans leur patrie, méconnaissables ailleurs.* Il y avait enfin le *vinum frigidum* de la montagne. Un autre breuvage est consommé, « *sorte de boisson faite avec de l'orge* (Strabon, IV, 6, 2) ».



Fig. 16bis – Terroir agricole d'Aussois en pente douce, à 1500 m d'altitude au cœur de la Maurienne. A gauche, dans les arbres, de nombreuses dalles rocheuses portent des scènes gravées de l'âge du Fer qui témoignent de la présence des hommes au bord de la route qui parcouraient la vallée.

Pour les montagnes, Strabon dit : « *Les habitants, tous Ligures d'origine [c'est à dire non gaulois], ne vivent guère que des produits de leurs troupeaux, de laitage surtout (IV, 6, 2) »*. Moins développé qu'en altitude où les troupeaux étaient la première des richesses, l'élevage était néanmoins une ressource d'appoint indispensable pour les populations du piedmont pour la viande comme pour le lait avec le cheptel habituel des bovins, ovins, caprins et porcins.

La forêt.

On a trouvé dans des lacs et des tourbières de la chaîne alpine des troncs bien au-dessus de la limite actuelle de boisement et souvent entre 2 000 et 2 500 m d'altitude : en place depuis les optimum climatiques protohistoriques²⁶, le climat moins propice n'a pas permis à ces forêts de repousser après leur disparition progressive, au fil des siècles, au profit des alpages. A l'époque gauloise, les Alpes, par leurs reliefs et la nature pauvre des sols, ne ressemblent pas aux grandes plaines fertiles cultivées depuis des millénaires, le boisement était partout important et bien plus qu'aujourd'hui, en particulier en haute montagne, là où nous voyons des pâtures d'altitude. N'oublions pas que la Savoie, région naturelle entre le Guiers et les Alpes, est la *Sapaudia* qui tire son nom du gaulois *sapo*, le sapin...

L'exploitation des forêts, d'abord indispensable à la construction des maisons et au chauffage, constituait une ressource d'appoint. Vitruve parle d'arbres aux proportions colossales qu'on allait chercher dans les Alpes, pour les besoins de la marine en particulier. Strabon

²⁶ Du Néolithique et de l'âge du Bronze final.

confirme cette remarque : « *Les habitants [des montagnes], tous Ligures²⁷ d'origine, ... ils ont là en quantité du bois pouvant servir aux constructions navales (d'énormes arbres notamment qui ont jusqu'à huit pieds de diamètre), en quantité aussi du bois richement veiné et propre à faire d'aussi belles tables que celles qu'on fait en bois de thuya. (IV, 6, 2) » . Les troncs devaient être acheminés vers les ports par flottage.*

La résine était recueillie sur tout le versant gaulois des Alpes, ainsi que sur le territoire des Allobroges. Ces produits locaux étaient l'objet d'un commerce d'exportation comme on vient de le voir pour la poix nécessaire à la vinification.

Minéraux et mines²⁸

Le sel était exploité dans l'Antiquité, et probablement depuis le premier âge du Fer pour certains des sites, à l'Echaillon près de Saint-Jean-de-Maurienne, à Pontamafrey en Maurienne et à Salins et au Roc d'Arbonne à Bourg-Saint-Maurice, en Tarentaise ; c'est dans ces régions que se ravitaillaient les Salasses²⁹ du val d'Aoste, au dire d'Appien d'Alexandrie au Ier siècle ap. J.-C.

Les gisements de cuivre sont très nombreux dans les Alpes de Savoie. Les vestiges archéologiques laissent penser que certains ont fourni du métal dès la fin du Néolithique et durant toute la préhistoire mais seule une mine de Saint-Marcel, en Tarentaise, est connue pour avoir été exploitée à l'âge du Bronze ancien (vers 1800/1700 av. J.-C.). Les Alpains de l'âge du Fer n'ont pas pratiqué la métallurgie ou le travail du fer mais, par contre, ils étaient des bronziers habiles comme le montrent leurs bijoux : on est en droit de supposer qu'ils mettaient en valeur les minerais de cuivre locaux.

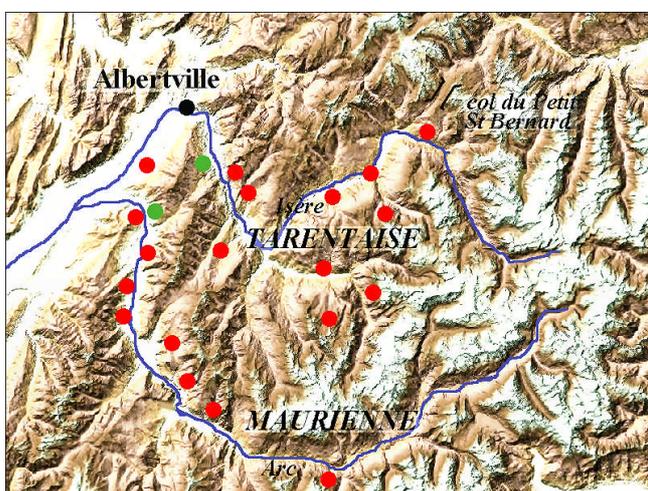


Fig. 17 - Gisements d'argent (en rouge) et d'or (en vert) en Tarentaise et en Maurienne.

²⁷ Pour les auteurs antiques les Ligures sont les habitants non romains au nord des côtes.

²⁸ Gisements d'argent. *Tarentaise* : Montvalezan, Sèze ; Doucy, les Avanchers-Valmorel ; Peisey-Nancroix, les Lanches ; Aime ; Macot-La-Plagne (exploitée aux Ier/IVe siècles) ; Feissons-sur-Isère ; Celliers, la Léchère. *Combe de Savoie* ; La Table ; Bonvillard, Le Longera.

Gisements d'or : St-Paul-sur-Isère, filon ; Tours-en-Savoie, filon ; alluvions du Chéran

²⁹ Strabon précise que les Salasses n'étaient pas des Gaulois : « ... le territoire des Salasses pour entrer, ensuite dans la Gaule Cisalpine » (IV, 6, 5).

En Tarentaise, C. Sallustius Crispus, ami d'Auguste, possédait une mine de cuivre appelée de son nom *Sallustianum*. Elle passait pour produire un excellent métal « ... *le meilleur cuivre a été le Sallustien, qu'on tirait du territoire des Ceutrons, dans les Alpes.* (Pline 34, 2) ». Les gîtes de minerai comme les mines dont on retrouve la trace sont souvent en haute altitude (à plus de 2 000 m), loin des lieux d'habitation.

L'argent, extrait du plomb argentifère (Fig. 17), était exploité dans toutes les Alpes occidentales, à l'époque romaine et encore au Moyen-âge. De nombreux toponymes et hydronymes indiquent la présence de minerai argentifère et conservent ainsi le souvenir de son exploitation : *l'Argentière* est aussi un lieu-dit près de Saint-Jean-de-Maurienne, où l'on voit d'anciennes galeries creusées dans les flancs de la falaise ; et aussi à Bonneval-sur-Arc. En Maurienne encore, des mines de plomb argentifère ont été reconnues à *Argentine*, sur l'Arc et sous le col du *Petit Argentier* il y a les anciennes mines des Herbiers et d'autres sites connus.

En Tarentaise, à 2 000 m d'altitude, dans la commune de Celliers, autre lieu-dit *Argentina*. Enfin, un peu plus au nord, *l'Argentine* est le nom d'un affluent du Doron de Beaufort ; en Haute-Savoie, *Argentière* près de Chamonix et lieu-dit *Argence*.

Un certain nombre de mines de plomb argentifère ont certainement été exploitées à l'âge du Fer soit pour l'argent, soit pour le plomb mais il est très difficile d'en retrouver des traces et même de les dater avec précision. Pourtant, en dessous des filons de Modane, un tumulus hallstattien, à Villarodin, contenait un fragment de galène argentifère déposé comme objet votif dans la tombe... Le plomb ou l'argent étaient donc bien exploités ici dès le VIIe siècle av. J.-C. comme l'atteste une fibule italique de cette époque faisant partie du mobilier funéraire.

En haute Isère, des galeries de mines ont été découvertes à plus de 2 000 m d'altitude, à la Plagne de Macôt, au-dessus d'Aime, ancienne capitale des Ceutrons. Ces mines furent exploitées au Moyen-âge et à l'époque romaine comme en témoignent le matériel découvert dans d'anciennes galeries, la présence de chiffres romains gravés sur leurs parois et l'analyse au carbone 14 de bois trouvés dans la mine. C'était une des plus riches de France encore exploitée au début du XXe siècle.

De nombreuses monnaies allobroges en or ont été frappées et il est fort probable que tout ou partie du métal était d'origine locale : seuls deux filons sont connus à Tours-en-Savoie et à Saint-Paul-sur-Isère mais nous n'avons aucune trace d'exploitation antique. Les alluvions du Chéran, sur le plateau savoyard, sont bien connues pour être aurifères.

Les Allobroges vus par les auteurs antiques

On a vu que les auteurs antiques ont donné quelques descriptions peu flatteuses des montagnards, voici comment les Gaulois étaient traditionnellement considérés plusieurs siècles après leur assimilation dans le monde romain, par Ammien Marcellin au IVe siècle : « *Les Gaulois sont en général de haute taille ; ils ont le teint blanc, la chevelure blonde, le regard farouche et effroyable. Leur humeur est querrelleuse et arrogante à l'excès. Le premier venu d'entre eux, dans une rixe, va tenir tête à plusieurs étrangers à la fois, sans autre auxi-*

liaire que sa femme, champion bien autrement redoutable encore. Il faut voir ces viragos, les veines du col gonflées par la rage, balancer leurs robustes bras d'une blancheur de neige, et lancer, des pieds et des poings, des coups qui semblent partir de la détente d'une catapulte. Calmes ou courroucés, les Gaulois ont presque toujours dans la voix des tons menaçants et terribles. Ils sont universellement propres et soigneux de leur personne. On ne voit qui que ce soit, homme ou femme, en ce pays, en Aquitaine surtout, porter des vêtements sales et déchirés ; rencontre si commune partout ailleurs.

...Le Gaulois est soldat à tout âge. Jeunes, vieux courent au combat de même ardeur ; et il n'est rien que ne puissent braver ces corps endurcis par un climat rigoureux et par un constant exercice. L'habitude locale en Italie de s'amputer le pouce pour échapper au service militaire, et l'épithète de "murs" (poltron) qui en dérive, sont choses inconnues chez eux. Ils aiment le vin de passion, et fabriquent pour y suppléer diverses boissons fermentées. L'ivresse, cette frénésie volontaire, comme l'a définie Platon, y est l'état habituel de bon nombre d'individus de la basse classe, qui ne font qu'errer çà et là dans un abrutissement complet. (XV, 12) ». La fin n'est pas très flatteuse, mais peut-être vraie... Et maintenant oserai-je citer Ap-pien³⁰ qui, lui, dénigre franchement les Gaulois attaquant le Capitole, mortifié qu'il est encore par cette bien ancienne défaite : « Les Celtes se gorgeaient de vin et d'autres aliments, car l'intempérance leur est naturelle, et le pays qu'ils habitent, à part les céréales, ne produit rien, n'est propre à rien. Aussi leurs corps qui sont grands et mous ; bourrés de chairs flasques, à force de manger et de boire, se fondaient en une masse bouffie et pesante ils étaient absolument sans force pour les courses, pour les fatigues. Fallait-il faire quelque effort, trempés de sueur, essoufflés, ils étaient vite épuisés. » Appien (Celtique, VII). A vous de faire la part des choses !

Leurs chefs

Nous disposons d'un témoignage pour connaître la nature de l'autorité, au moment du passage d'Hannibal dans les Alpes en 218 av. J.-C. Un « roi » des Ségovellaunes, autour de Valence et proches voisins des Allobroges, est dessaisi du trône cette année-là par son frère cadet qui était soutenu par la jeunesse du pays. C'est l'exemple même des conflits des générations en Gaule, qui se traduisent par la lutte pour la royauté, opposant souvent deux frères. Polybe le raconte mais ne cite même pas le nom du roi, ce qui, pour lui, ne présentait pas d'intérêt pour le lecteur³¹.

Fig. 18 - Chef gaulois du Ier siècle av. J.-C. avec épée au côté, cotte de mailles, bouclier et torque au cou. Il est vêtu et équipé à la romaine. Vachères, Alpes de Haute Provence.

Longtemps auparavant les chefs gaulois aimaient les tenues de prestige car comme le dit Polybe en parlant d'Hannibal : « il mit devant eux de ces armures gauloises dont se parent les chefs de leur pays pour lutter en combat singulier. (III, 62) ».



³⁰ 90 à 126 ap. J.-C.

³¹ Ce qui prouve l'esprit d'efficacité et de concision qu'il attache à son récit.

retrouverai Tite-Live : « *Près de là se trouvent les Allobroges, peuple qui ne le cède, en puissance, en renommée, à aucune nation de la Gaule. Il était alors divisé par la querelle de deux frères qui se disputaient la couronne. L'aîné, nommé Brancus, d'abord possesseur du trône, en avait été chassé par son frère et par les jeunes guerriers du pays, qui, à défaut du droit, faisaient valoir la force. La décision de ce démêlé, survenu si à propos, fut remise à Hannibal : nommé arbitre des deux princes, il rendit l'empire à l'aîné, d'après l'avis du sénat et des chefs. Brancus reconnaissant fournit aux Carthaginois des provisions de toute espèce, et surtout des vêtements, que le froid si rigoureux des Alpes rendait indispensables. (XXI, 31)* ». La « royauté », comme celle de Brancus, n'est pas acquise à titre définitif ni héréditaire, elle peut être remise en question. Cela ressemble plus à une magistrature suprême, accordée pour une durée déterminée.

et leur cour

L'historien Appien relate des pourparlers avec les Romains, quelques temps avant la conquête de l'Allobrogie en 121, qui ne manquent pas de détails sur la munificence et l'apparat que les Allobroges pouvaient étaler : « *Les Salyens ayant été vaincus par les Romains ; les chefs de ce peuple se réfugièrent chez les Allobroges ; les Romains en réclamèrent l'extradition. Sur le refus des Allobroges, ils envoyèrent une expédition commandée par Gnaeus Domitius. Au moment où ce général quittait le territoire des Salyens, un ambassadeur de Bitoïtos, roi des Allobroges, en somptueux équipage, vint au-devant de lui il était escorté de gardes portant des lances richement vêtus, et de chiens. Les Barbares en ces contrées ont aussi une garde de chiens. Un poète suivait, qui dans une poésie barbare chantait le roi Bitoïtos, puis les Allobroges, puis l'ambassadeur lui-même, leur naissance, leur courage et leurs richesses ; c'est, même pour cela surtout que parmi les ambassadeurs ceux qui sont illustres emmènent avec eux des gens de cette sorte. Celui-ci demanda grâce pour les chefs des Salyens, mais sans rien obtenir. (Celtique, 12)* ».

Voilà un aspect des Allobroges qui est bien rarement évoqué, celui d'un peuple dont les responsables et les élites sont ce que l'on appelle « cultivés ». Somptueux équipages, meutes de chiens et poètes accompagnent une délégation de négociateurs et témoignent de l'existence d'une véritable cour autour du roi dont les bardes glorifiaient dans les assemblées et les ambassades celui qui, par sa vertu, avait conquis le pouvoir. Je ne peux pas résister au plaisir de citer, à ce sujet l'opinion, bien que tardif puisqu'il date du IV^e siècle, d'Ammien Marcellin : « *Insensiblement la civilisation s'introduisit chez ce peuple : il prit goût au culte de l'intelligence, sous l'inspiration de ses bardes, de ses eubages et de ses druides. Les bardes célébraient les grandes actions dans des chants héroïques, où se mariaient les doux accords de la lyre ; les eubages interrogeaient, commentaient les sublimes secrets de la nature. Quant aux druides, leurs spéculations étaient encore d'un ordre plus élevé : formés en communautés dont les statuts étaient l'œuvre de Pythagore, l'esprit toujours tendu vers les questions les plus abstraites et les plus ardues de la métaphysique comme le maître, ils tenaient en mépris les choses d'ici-bas, et déclaraient l'âme immortelle. (XV, 11)* ».

A la lecture de l'historien romain, on croit assister à un spectacle donné par une riche cour féodale aux raffinements étalés dans les vêtements d'apparat, les chiens d'agrément

comme dans les récits louangeurs des troubadours. Même si, comme au Moyen-Âge, ces fastes n'étaient le fait que des grands ou des riches, il serait bon de mettre un bémol au qualificatif de « barbare » qui est attribué par convention ou habitude aux Gaulois...

On sait que leurs chefs étaient entourés de druides et de bardes, les bijoux découverts dans leurs tombes montrent leur richesse mais chez les Allobroges, la démonstration de leur culture et de leur faste est particulièrement bien attesté par les textes que je rapporte.

Les fameux Gésates, des mercenaires allobroges

Au dire de Polybe, en 231 av. J.-C., « *les plus importantes tribus gauloises, celles des Insubres et des Boiens³², se liguèrent et envoyèrent des messagers chez les Gaulois qui habitaient sur le flanc des Alpes et les bords du Rhône, les Gaesati,... Ces discours enflammèrent à tel point l'ardeur guerrière de leurs chefs, que jamais on ne vit sortir de cette partie de la Gaule une armée plus nombreuse, plus brillante, plus belliqueuse... (II, 4)* ». Et encore quand les Gaulois de la plaine du Pô en butte aux Romains : « *...rebutés se disposèrent à faire un dernier effort. Ils allèrent lever à leur solde chez les Gésates, le long du Rhône, environ trente mille hommes qu'ils tinrent en haleine, en attendant que les ennemis vinssent. (II, 6)* ». Toujours selon Polybe on les recrutait en très grand nombre « *chez les Gaulois, qui habitaient le long des Alpes et du Rhône, et qu'on appelait Gésates* » donc en Allobrogie ou près de l'Allobrogie.

Il dit encore : « *Huit ans après le partage des terres du Picenum, les Gésates et les autres Gaulois franchirent les Alpes et vinrent camper sur le Pô. Leur armée était nombreuse et superbement équipée. (II, 5)* ». Certains avaient donc dû s'installer définitivement dans la vallée du Pô car Strabon précise (V, 1) que la Gaule cisalpine « *était occupée par des Boiens, des Ligures, des Senons, des Insubres et surtout des Gaesati* ». Ainsi, vers 230, il s'en trouve à la fois dans la vallée du Rhône et aussi dans celle du Pô qui n'était pourtant pas leur pays d'origine.



Fig. 19 – Guerrier gaulois reconnaissable à son torque, combat nu avec son casque et une ceinture. Il lance un javelot : c'est un Gésate.

Cette statuette, du III^e siècle av. J.-C. trouvée près de Rome, traduit l'impact psychologique que les soldats gaulois nus avaient eu sur la population, après la bataille de Télamon en 225 av. J.-C.

« *Les Gésates, aux premiers rangs, soit par vanité, soit par bravoure, avaient même jeté bas tout vêtement, et, entièrement nus, ne gardèrent que leurs armes...* » (Polybe, II, 6).

³² Les Insubres, puissant peuple gaulois, occupaient la région de Milan, leur capitale, et la région au nord du Pô. Les Gaulois Boiens étaient centrés sur l'Emilie-Romagne avec Bologne pour capitale.

Les Gésates n'étaient pas un peuple à proprement parler, bien que Polybe et Strabon les mettent sur le même plan que les Boiens, les Insubres ou les Senons, mais des mercenaires ainsi que le précise Polybe : « *qu'on appelait Gésates, parce qu'ils servaient pour une certaine solde, car c'est ce que signifie proprement ce mot.* ». Ce sont donc de vrais mercenaires mais l'historien grec Orose, au Ve siècle précise, plus vraisemblablement, que ces mercenaires doivent leur nom au *gaesum*³³, arme de jet légère qui, avant de devenir celle de tous les Gaulois, était propre aux peuples des Alpes (Fig. 19).

En définitive, ces Gésates, dont on retrouve la trace dans les seules régions où les conduisait la guerre, se recrutaient parmi les peuplades celtiques de la région Rhône-Alpes, peut-être un peu chez les Cavares et les Caturiges (vallée du Rhône de Valence à Orange et Hautes-Alpes), mais surtout chez les Allobroges et les Ségovellaunes pour qui la guerre était une occupation et un métier traditionnel. On verra ainsi que les Ségovellaunes, en 218 av. J.-C., possédaient des stocks d'armes et de vêtements suffisants pour renouveler l'équipement de 38 000 soldats... En effet leur roi « *fournit abondamment l'armée [d'Hannibal] de vivres et de tous les autres approvisionnements, mais encore, changeant toutes les armes qui étaient vieilles et usées, il renouvela à propos toute l'armée et, en outre, a équipé la plupart des Carthagois en vêtements et même en chaussures.* (Polybe, III, 49) ».

Quant aux Allobroges, la tradition nous les montre comme de valeureux guerriers car, comme le rapporte Polybe (II, 6), ils étaient la terreur des Romains parce que lors de la bataille de Télamon en 225 av. J.-C., ils avaient combattu nus³⁴. Strabon rapporte qu'ils « *entreprirent naguère de nombreuses expéditions avec des armées de plusieurs dizaines de milliers d'hommes.* (IV, 1) » ; peut-être fait-il allusion ici à ces mercenaires Gésates qui, par groupes de plus de 30 000 hommes au dire de Polybe, avaient gagné à travers les Alpes, à plusieurs reprises on vient de le voir, la plaine du Pô pour combattre les Romains. Encore au IVe siècle ap. J.-C., Ammien Marcellin rapportait leur courage : « [l'Allobrogie] *a passé sans de grands efforts sous le joug romain. Son indépendance menacée en premier lieu par Fulvius, puis ébranlée fortement dans une suite de petits combats soutenus contre Sextius, fut tout à fait abattue par Fabius Maximus ; avantage que ce dernier n'obtint cependant que par la réduction des Allobroges, nos plus opiniâtres adversaires dans cette lutte, et qui lui valut un surnom [allobrogicus].* (XV, 12) ».

Ainsi le métier des armes était traditionnel chez les Gaulois (comme chez les Gésates) et l'armée d'Hannibal en comptait beaucoup, comme le dit Polybe pour la bataille de la Trébie à la fin décembre 218, dans la plaine du Pô : « ... *il rangea sur une seule ligne son infanterie, composée de vingt milliers d'hommes, Espagnols, Gaulois et Africains ; la cavalerie fut divisée en deux corps, qui constituèrent les deux ailes : elle comprenait dix mille hom-*

³³ Le *Gaesum* est un javelot celtique lourd constitué d'une tige de fer forgé. Il est connu par les Romains sous le nom de *Soliferrum*. Il avait une longueur d'un mètre quarante comme celui d'une tombe de la nécropole de Benaci à Bologne. Comme l'épée en fer gauloise, le *Gaesum* eut une grande diffusion. Semblable au *pilum* romain, il avait une capacité de pénétration ravageuse car, réalisé en fer doux, il se pliait à l'impact et rendait les boucliers inutilisables.

³⁴ Mais, malgré leur courage, ils furent vaincus lors de ce fameux combat et Rome reconquit toute la Gaule cisalpine, mettant fin à deux siècles d'occupation gauloise.

mes, en comptant les Gaulois auxiliaires. (III, 72) »³⁵. Ces Gaulois incorporés à l'armée punique devaient supporter les plus grandes pertes dans les combats : par exemple à la bataille de Cannes, 4 000 Gaulois tués pour 1 500 Africains ou Espagnols.

A l'époque romaine, le sud-est de la Gaule fournit encore de nombreux contingents de soldats ; quelquefois ces hommes meurent loin de leur patrie, dans le pays où ils tenaient garnison mais plus souvent ils venaient se retirer et mourir dans leurs montagnes. L'influence de ces militaires fut d'ailleurs profonde, semble-t-il, dans le processus de colonisation des pays de montagne et des Alpes en particulier, car ils furent souvent les premiers et les seuls, sous le Haut-Empire, à être véritablement en contact avec la civilisation romaine.

En effet des hommes durs et farouches, particulièrement aptes à porter les armes ; vivant sur un sol ingrat, dans des villages isolés et pauvres, les Alpains prêts à s'expatrier avaient toutes les qualités pour faire d'excellents mercenaires. Cette disposition des indigènes à la guerre avait été d'ailleurs remarquée par Strabon qui écrivait que la Gaule était un « *pays où les hommes avaient toujours été en réalité plutôt guerriers qu'agriculteurs* ». Et d'ajouter que les Allobroges (IV, 1), n'avaient renoncé à leurs habitudes guerrières que depuis la colonisation romaine « *pour ce qui est des hommes, ils ont toujours été en réalité plutôt guerriers qu'agriculteurs, aujourd'hui cependant qu'ils ont déposé les armes, ils se voient forcés de cultiver la terre.* » ; entendait-il par-là depuis la conquête en 121 ou depuis la romanisation plus effective à partir de César ?

Les Allobroges et la guerre

Les armes chez les Allobroges

Les armes en fer ont été fabriquées dans des ateliers spécialisés qu'il n'est pas toujours facile de retrouver. La plupart des grands oppida en comportaient comme Manching en Bavière, Heuneburg en Wurtemberg, Stradonice en République tchèque, Bibracte en Bourgogne pour ne citer que des bien connus. Si on se fie à la répartition de la matière première, les lingots de fer, les ateliers étaient localisés surtout en Suisse, Bavière, Rhénanie-Palatinat et Alsace-Lorraine. Les produits finis étaient vendus ensuite aux différents peuples ou tribus disséminés dans toutes les régions européennes. C'est ce qui explique l'uniformité des formes et des décors qui varient dans le temps mais jamais dans l'espace, ceci durant toute la période de la Tène. Par exemple, même après la conquête de l'Allobrogie par les Romains, en 125 av. J.-C., les armes retrouvées dans les tombes sont tout à fait semblables à celles qui équipaient les soldats de la Gaule indépendante ; les sources d'approvisionnement étaient encore les mêmes pour tous les Gaulois.

On peut se poser aussi la même question pour les bijoux en fer ou en bronze, telles les fibules, qui ont les mêmes similitudes dans tout l'espace européen, ce qui en fait, comme les armes, des marqueurs chronologiques très fiables.

Quant aux outillages divers, on verra qu'ils sont encore rares au début de la période et quand ils seront plus abondants, à partir du II^e siècle, ils n'auront pas une homogénéité identi-

³⁵ On ignore si ces Gaulois avaient été recrutés en Italie ou chez les Allobroges.

que à celle des armes ; on peut supposer qu'ils sont issus de productions locales, des forges de villages ou de bourgs.

Armes et combats

Le combat, fantassins et cavaliers.

Concernant la quantité des armes et du matériel de guerre chez les Gaulois, il est une anecdote étonnante relatée par Polybe : Hannibal après avoir aidé un chef gaulois à reconquérir son pouvoir, celui-ci pour le remercier : « *non seulement fournit à ses soldats des vivres et d'autres munitions en abondance ; mais il put renouveler fort à propos toutes leurs armes, qui étaient vieilles et usées ; en outre, la plupart d'entre eux furent habillés et chaussés, ce qui leur permit de franchir les montagnes dans de bien meilleures conditions.* (III, 49) ». Imaginez-vous la masse d'armes et de fournitures nécessaires pour équiper 38 000 hommes et 8 000 cavaliers ? Même si le propos est exagéré, il n'en demeure pas moins que de grandes quantités d'armes, des vêtements et des souliers ont été fournis, ce qui permet d'évaluer l'importance des stocks chez ce petit peuple des Ségovellaunes, de la fédération cavare et client des Voconces, dans le bassin de Valence.

Une bonne partie de leur économie et de leurs activités est vraiment tournée vers la guerre...



Fig. 20 – Les monnaies nous renseignent sur les armes.

1 – Fantassin avec épée au côté, lance courte, bouclier, cuirasse et casque.

2 – Cavalier avec une grande lance.

3 – Cavalier avec une épée qui tournoie avec cheval harnaché.

4 – Char de combat à deux chevaux. Le guerrier est muni d'une épée et d'un bouclier. Le char à deux roues est conduit par un aide.

Monnaies : 1 - des Pictons ; 2 - Allobroge (Epierrre, Savoie) ; 3 - des Boïens.

L'usage du cheval, pour être inhérent à leur culture, a beaucoup évolué chez les Gaulois qui étaient de remarquables cavaliers, atavisme des peuples nomades pour conduire et surveiller les troupeaux. *Epona* était la déesse des chevaux et des cavaliers³⁶ et en France ont été découverts plusieurs tombes collectives de guerriers accompagnés de leurs montures comme à Le Cendre, près de Clermont-Ferrand. Sur de très nombreuses monnaies gauloises figures des chevaux galopants, des attelages de char ou des bustes de chevaux, en particulier chez les Allobroges (Fig. 20, 21, 150 et 151).

Leur harnachement devait être déjà très au point si on en croit le mors bien conservé de la tombe princière de Vernas (Fig. 22) et des cavaliers pouvaient porter des éperons (Fig. 20-3) mais on sait que la plupart montait sans selle. Au début de la Tène, seuls les riches, nobles ou chefs, pouvaient en acquérir pour eux et leurs domestiques, donc il est assez rare. Puis une véritable cavalerie s'est constituée à partir de la fin du IIIe siècle av. J.-C., pas forcément pour combattre à cheval mais pour être à même de se déplacer (ou de s'enfuir...) plus rapidement suivant les besoins et les aléas de la rencontre. « *De part et d'autre beaucoup de cavaliers mirent pied à terre, de sorte que l'action fut d'infanterie comme de cavalerie.* » comme le dit Polybe (III, 65) pour la bataille du Tessin, en 218, où Hannibal affronte pour la première fois les Romains après son arrivée dans la plaine du Pô. Identique sera le rôle des chars de combat, symbole aristocratique et aussi moyen de transport conduit par un aide (Fig. 20-4). Les chevaux sont de petite taille, proche de celle du poney, comme elle a été déterminée scientifiquement d'après des restes osseux trouvés chez les Helvètes, peuple voisin des Allobroges (Fig. 23).



Fig. 21 – Stèle représentant le déesse Epona sur un cheval. 1er siècle av. J.-C. Gannat, Allier..

³⁶ C'est une déesse cavalière dont le nom vient du gaulois *epos*, le cheval. C'est une des rares divinités gauloises à avoir été adoptée par les Romains. Toujours sur son cheval qu'elle monte en écuyère (Fig. 21). *Epauna* est le nom gaulois d'Albon, Isère, chez les Allobroges.

Malgré la montée en puissance de la cavalerie, l'infanterie restera pourtant longtemps la reine des batailles, avec ses fantassins lourdement équipés d'une épée, d'une lance et d'un bouclier (Fig. 19, 1). Les nombreuses sépultures de guerriers et les panoplies complètes retrouvées dans les sanctuaires gaulois du nord de la France nous montrent l'abondance de cet armement habituel.



Fig. 22 – Mors de cheval en fer, chef d'œuvre de la ferronnerie gauloise. Vernas, Isère.



Fig. 23 – Cavalier helvète sur son petit cheval. C'est une excellente reconstitution de son équipement et de son armement.

Le bouclier en bois, souvent couvert de cuir et bordé parfois par une cornière de métal, existe avec une variante longue et une autre courte. Les formes nous sont connues par les stèles, bas-reliefs ou statues d'époque romaine (Fig. 20-1 et 25). L'umbo est la partie hémisphérique bombée, en tôle, destinée à protéger la main qui tient le bouclier (Fig. 24). Comme l'épée et la lance, les umbos sont présents dans toutes les tombes de soldat, ce qui atteste d'un emploi généralisé du bouclier puisque même les cavaliers peuvent en porter (Fig. 20-4). La cuirasse (Fig. 20-1) et la cotte de maille ont été tardivement utilisée et exclusivement par les chefs riches (Fig. 18). Le casque en tôle de bronze était de forme simple en général, avec parfois des cornes ou un cimier (Fig. 20-1). Toutefois il ne semble pas que tous les combattant en portaient, peut-être était-il réservé aux gradés ou à des corps de troupes spécialisées. Rares au début de la Tène, ils ont été de plus en plus nombreux.



Fig. 24 – Umbos de bouclier en tôle. Tombe à char de Vernas, Isère. La Tène finale.

Fig. 25 - Bouclier sur une statue de guerrier gaulois, trouvée à Mondragon, Vaucluse. La forme des « ailes » de l'umbo se retrouve bien sur le bouclier de la statue. 1er siècle av. J.-C.



Les pointes de lance sont pratiquement présentes dans toutes les tombes de guerriers ; leur forme est très variée, courte, large, longue, en flamme aux bords ondoyants, gravée parfois (Fig. 31 et 154). Arme des fantassins autant que celle des cavaliers comme le montrent de nombreuses figurations, monnaies ou stèles (Fig. 20-2 et 26) mais elle n'était probablement pas du même type : comparable à un javelot, légère et courte pour le soldat à pied, plus longue et plus lourde pour l'homme à cheval. Très souvent, quand les fouilles ont été bien menées, avec la lance on retrouve un talon en fer qui garnissait l'extrémité inférieure de la hampe : cône creux ou cône plein muni d'une pointe qui était enfoncée dans le bois. Il y avait un talon creux à Rives.

Épées d'estoc ou de taille ? Les épées à deux mains.

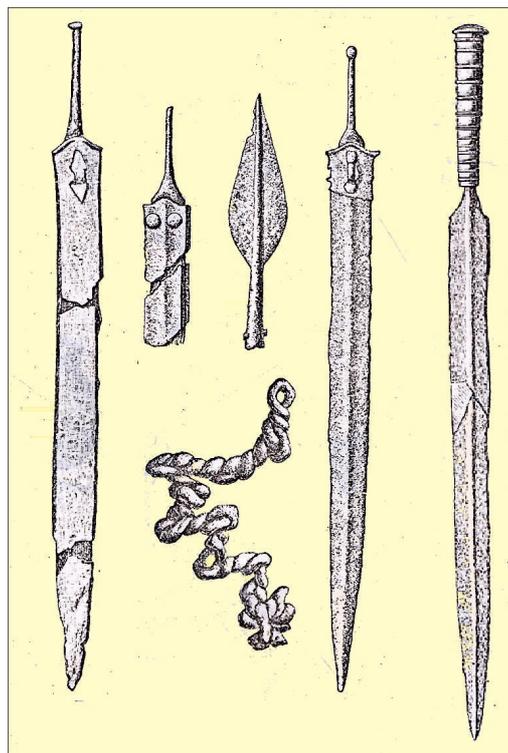
Les Gaulois aimaient les armes et la guerre et tout particulièrement les Allobroges. Les découvertes régionales vont me servir pour aborder et illustrer le problème de l'armement et des armées allobroges, étant entendu qu'ils sont parfaitement représentatifs des productions de tout le domaine celtique européen (Fig. 26 à 32). Les épées gauloises sont abondantes dans toute l'Europe, de la Pologne à l'Espagne, et ce sont de bons fossiles chronologiques et culturels pour les archéologues.

Les Gaulois étaient d'excellents métallurgistes et d'habiles forgerons. Mais une remarque de Polybe nous précise, au sujet de la bataille de Télamon en 225 av. J.-C., que les épées ne sont pas aussi efficaces que nous pourrions le croire et avaient des fragilités regrettables : « [Les tribuns], dans les combats précédents, avaient observé que le feu et l'impétuosité des Gaulois, tant qu'ils n'étaient pas entamés, les rendaient, à la vérité, formidables dans le premier choc mais que leurs épées n'avaient pas de pointe, qu'elles ne frappaient que de taille et qu'un seul coup ; que le fil s'en émoussait, et qu'elles se pliaient d'un bout à l'autre ; que si les soldats, après le premier coup, n'avaient pas le temps de les appuyer contre terre et de les redresser avec le pied, le second n'était d'aucun effet. (II, 6) ».

Fig. 26 - Armement de guerriers gaulois italiques contemporain de la bataille de Télamon en 225 av. J.-C. Nécropole de Marzabotto au sud de Bologne et de Benacci à Bologne pour l'épée de droite.

Epées, lance et baudrier porte-épée en fer sont à comparer avec le matériel fort semblable de Voreppe et de Rives du même âge (Fig. 32 et 33).

L'épée à droite est particulièrement importante car elle a conservé sa poignée en os.



Cette observation est du plus haut intérêt et correspond à des qualités techniques de l'arme qu'il a été le seul à décrire aussi précisément dans l'antiquité. Je vais tenter de corréler ce point avec le matériel qui nous est parvenu. Les plus anciennes épées, du tout début de la Tène ancienne (milieu du Ve siècle av. J.-C.) sont réduites, larges avec une soie courte ou parfois munies d'une poignée massive avec pommeau et garde forgée dans la tradition des armes hallstattiennes (en Champagne ou à Gruffy, Fig. 13). Au IVe siècle, elles changent, deviennent un peu plus longues, plus étroites et pointues avec une nervure centrale qui les rendait rigide, ce qui pouvait autoriser une utilisation pour l'estoc³⁷ comme celles de Reignier, Gruffy ou de Saint-Laurent-en-Royans (Fig. 11). A la Tène moyenne, elles s'allongent mais restent assez pointues et nervurées à Rives ou à Voreppe (Fig. 31 et 32). A la Tène finale, l'extrémité s'arrondit, la nervure devient légère ou disparaît et elles atteignent 70 à 80 cm de long³⁸ : là, plus de doute, seule l'action de taille³⁹ était possible.

³⁷ L'estoc désigne un coup porté par la pointe de l'arme.

³⁸ Celles de Creys-Mépieu ont une nervure mais pas à Optevoz ; à Vernas il y a les deux avec et sans nervure.

³⁹ La taille consiste en mouvements latéraux ou de haut en bas, en moulinet.

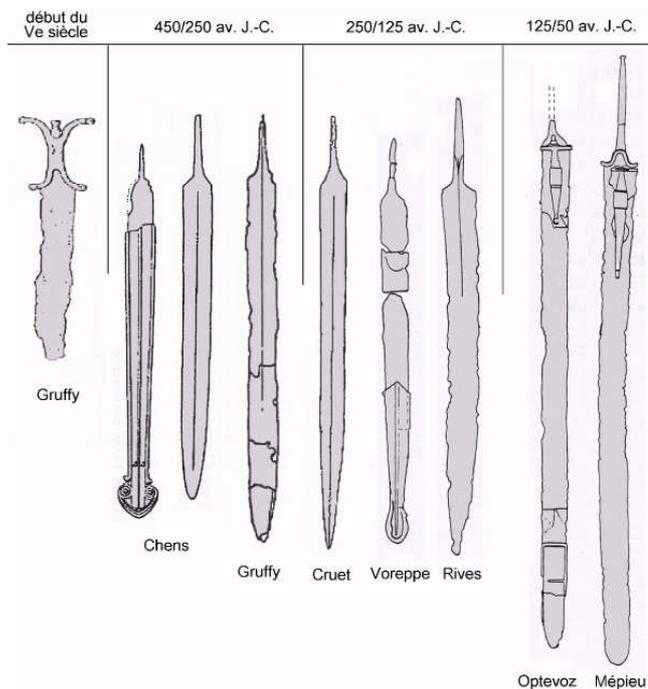


Fig. 26bis – Evolution des épées gauloises en Europe celtique, d’après les vestiges alpins.

L’historien nous fixe une date, 225 av. J.-C., donc pratiquement au début de la Tène moyenne, pour voir les épées ne servir que de taille, bien quelles soient encore pointues et rigides. Or nous savons que le métal plie sans casser⁴⁰ et leur poignée n’ont pas de garde, ce qui sera abordé plus loin : par conséquent autre confirmation de l’usage pour la taille. Polybe nous fait, comme il en a l’habitude, des commentaires qui se révèlent d’une grande exactitude. Une autre remarque ne manque pas d’intérêt aussi dans le même sens, c’est celle qu’il fait sur les combattants à la bataille de Cannes en 216 av. J.-C. : « *Les Espagnols et les Gaulois portaient le même bouclier, mais leurs épées étaient très différentes : celle des Espagnols pouvait frapper d’estoc aussi bien que de taille, tandis que celle des Gaulois ne pouvait donner que des coups de taille ; et encore un certain recul était-il nécessaire.* (Polybe, III,114) ».

Les épées représentées dans les revues et dans les livres pour le public, le sont le plus souvent de façon erronée. Les reconstitutions, en particulier celles des poignées, sont montrées avec des éléments multiples, en bois ou en os, rivetés et une garde que la logique exigeait pour se protéger la main lors du combat ; ce sont des extravagances intellectuelles où la logique s’impose au préjudice de la réalité des documents archéologiques, trop souvent ignorés ou méconnus. Voyons cette réalité.

L’emmanchement est identique tout au long de la période gauloise et dans toute l’Europe celtique ; l’épée est toujours munie d’une soie forgée de section carrée ou rectangulaire. Cette soie maintient une poignée, en bois ou en os, fixée par le martelage du métal à

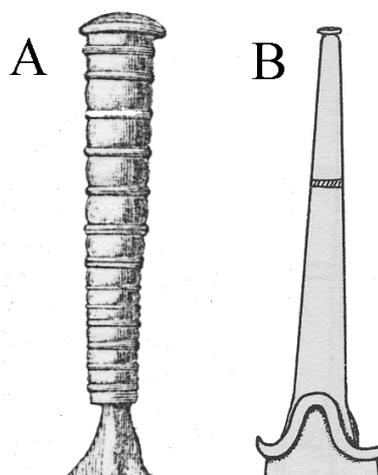
⁴⁰ Bien des épées ployées ont été redressées lors de la restauration : c’est pour cela qu’on les figure et qu’on les présente droites, à de très rares exceptions près comme à Creys-Mépieu (Fig. 155) pour lesquelles j’avais fait conserver la forme originelle à trois d’entre elles.

l'extrémité. C'est une partie périssable qui a pratiquement toujours disparu sauf, heureusement dans de très rares cas comme à Rives où B. Charvet, en 1884, a dessiné une arme avec sa poignée de bois qui n'existe plus aujourd'hui et aussi sur une pièce retrouvée dans la nécropole de Benacci à Bologne qui conservait sa garniture en os décorée (Fig. 28). Ces deux témoins montre la simplicité de cet accessoire et un détail de grande importance, il n'y a pas de garde. Certaines découvertes récentes montrent pourtant l'existence de poignée faite de deux plaquettes, en matière périssable, serrées par des rivets et dont la forme indique un pommeau et un léger élargissement à sa base, élargissement qui pourrait faire office de garde, ceci dès le IVe siècle, à la Tène ancienne (tombe 1002 de Plessis-Gassot, Val d'Oise).

Maintenant différencions les épées à soie courte et celles à soie longue, dont l'Allobrogie donne des exemples. Sur les multiples spécimens européens, il ressort que les soies courtes appartiennent à des armes pointues et nervurées et les soies longues à des épées à lames longues et non pointues : ceci amène un premier distinguo chronologique entre la Tène ancienne pour les premières et la Tène finale pour les secondes. Entre les deux, à la Tène moyenne, les épées sont pointues, nervurées où des soies courtes coexistent avec des soies longues. En plus, la poignée à soie longue doit être tenue avec les deux mains : nouvelle révélation donc, à partir de la fin du IIIe siècle, de plus en plus nombreuses sont celles destinées à tourner et à exécuter des mouvements de taille.

En résumé, jusqu'au milieu du IIIe siècle, les armes servaient pour l'estoc⁴¹, ensuite pendant un siècle les armes d'estoc et de taille⁴² coexistent (celles dont parle Polybe sont d'estoc) et à partir de la Tène finale la plupart des épées étaient pour la taille. L'évolution de la forme de l'arme traduit une modification dans la composition du corps de troupes, celle où la cavalerie prend progressivement la part la plus importante, ce qui a souvent été démontré.

Fig. 27 – Poignées d'épée à deux mains
 A : épée de Bologne à poignée en os, de la Tène moyenne.
 B : épée de Rives, de la Tène moyenne.



⁴¹ En Allobrogie avec les épées de Reignier, de Saint-Laurent-en-Royans.

⁴² Epées de Cruet, de Voreppe pour les soies courtes et de Rives, d'Optevoz et de Creys-Mépieu pour les soies longues.

Les baudriers porte-épée, un accessoire bien énigmatique

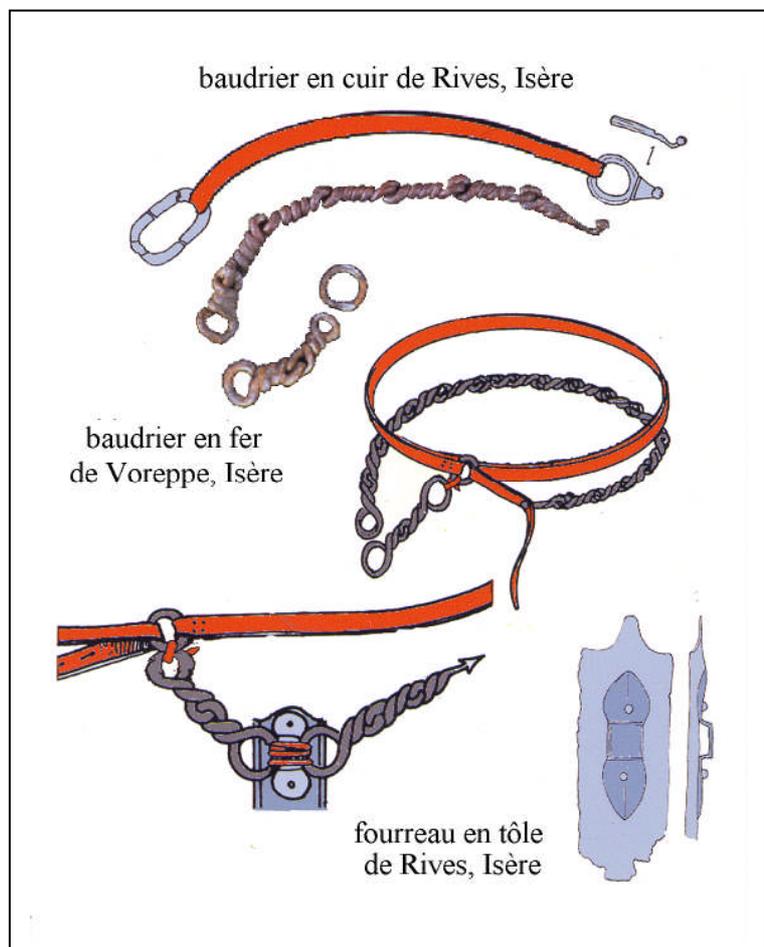
Quand on voit dans les musées, dans les livres ou les revues les reconstitutions de l'armement gaulois on reste très étonné, c'est tout et n'importe quoi alors que des documents authentiques existent à la disposition de tous. Mais un certain laxisme règne, comme on me l'avouait récemment devant mes remarques : « quelle importance, de toutes façon ils n'y connaissent rien ! ». Pour ne rien arranger, même quelques professionnels décrivent les pièces, les datent sans bien connaître la façon dont elles servaient. Je vais tenter d'être clair pour expliquer la fonction et le montage du baudrier porte-épée, si souvent vu dans les musées ou les ouvrages avec cette seule mention sur une étiquette.

Fig. 28 – Le baudrier porte-épée se compose d'un anneau et de deux chaînes de fer d'inégale longueur, la plus longue étant terminée par un bouton.

La plus longue peut être aussi en cuir avec un anneau et une agrafe en fer. Le bouton s'insère dans une fente de l'extrémité de la ceinture de cuir qui passe dans l'anneau. L'anneau de la chaîne la plus courte est ligaturée à cet anneau. C'est cette chaîne courte que l'on voit, en diagonale, à l'avant de l'épée du chef gaulois de la figure 20.

L'autre extrémité de la petite chaîne est rejointe par l'anneau terminal de la plus longue qui est passée derrière le corps. Les anneaux des deux chaînes sont alors ligaturés par une lanière de cuir au pontet placé à l'arrière du fourreau de l'épée

Ce dispositif immuable est répandu dans tout le monde celtique, quelque soit le soin apporté à la fabrication des chaînes en fer, comme sur la figure 35.



Le montage de ses divers éléments n'est pas simple à imaginer, aussi ces croquis permettront de mieux comprendre comment le baudrier se fixe à la ceinture de cuir et comment le fourreau lui est attaché (Fig. 28).



Fig. 29 – Le chef gaulois de Vachères illustre la fixation du fourreau de l'épée.

Une large chaîne de type gourmette en oblique en avant correspond à l'élément le plus court. Entre les deux mains apparaît la partie longue qui fait le tour de la taille pour revenir sur l'arrière du fourreau. Le tout fixé sur une ceinture de cuir dont un brin dépasse à l'avant.

La poignée de l'épée n'a pas de garde.

L'épée en place dans son fourreau en tôle de fer pend sur le côté droit de la jambe du soldat. Le fourreau est maintenu par une chaîne de fer généralement en deux parties de longueur inégales ou souvent par une simple courroie de cuir avec des anneaux. Il est maintenu haut sur la taille pour que l'épée pendante ne soit pas une gêne pendant la marche et surtout pendant la course en limitant les bascules d'avant en arrière. L'intérêt supplémentaire de ce harnachement réside aussi dans la possibilité qu'il laisse au guerrier d'utiliser dès lors deux autres armes, l'une offensive, la lance, l'autre défensive, le bouclier. Ce système de suspension de l'épée, très bien conçu, se retrouve dans toute l'Europe celtique dès le IV^e siècle et révèle que les Gaulois sont des fantassins lourdement équipés avec un armement uniforme.

Les tombes et les rites funéraires

Beaucoup de tombes de soldats contiennent des épées ployées en deux ou trois sans trace de cassure, suivant un rite funéraire très répandu dans le monde celtique à partir du III^e siècle av. J.-C. A la Tène moyenne et finale et dans la même tombe les deux pratiques peuvent coexister avec des épées non pliées et d'autres ployées comme à Vernas (Fig. 31). Le rite varie entre différents sites de la tène moyenne : à Crémieu, Saint-Jean-de-Soudain, Chabons et Cruet ce sont des inhumations à épées non ployées, les deux tombes de Voreppe à épées non ployées comme celles de Rives, à épées ployées, sont des incinérations : tribus différentes, léger écart dans le temps ?



Fig. 31 – La tombe princière de Vernas, Isère, comportait des épées ployées en deux ou en trois et aussi des épées non pliées. La Tène finale. Photo prise au château de Vernas en 1974 avant la restauration.

En Allobrogie, il ne semble pas qu'il y ait une corrélation entre l'état des épées et le mode d'incinération ou d'inhumation. Cela serait plus lié à des traditions familiales ou de tribus. Vers la fin de la Tène, les inhumations ont tendance à disparaître, en relation avec des évolutions religieuses ou philosophiques mais les épées sont pliées ou non comme à Vernas.

Des objets personnels du défunt accompagnent les corps ou les cendres dans les tombes : fibules qui maintenaient ses vêtements, bagues, bracelets en fer ou en bronze, éléments de collier comme la perle ou la défense de sanglier percée du guerrier de Saint-Laurent-en-Royans (Fig. 10).

Les Allobroges entrent en scène dans les Alpes du Nord : archéologie et histoire

Le va-et-vient des peuples celtiques depuis le Ve siècle av. J.-C. en Gaule même et entre la Gaule et l'Europe centrale ne cessera pas jusqu'à la conquête romaine. Certaines régions ont connu des mouvements presque continus. C'est le cas par exemple de la Suisse dont la situation géographique, au carrefour de l'Italie, de la Gaule et de l'Europe moyenne, la condamnait à accueillir au moins momentanément des tribus qui cherchaient de nouveaux territoires. La Provence, pour des raisons similaires, a connu également ces mouvements de population, mais de moindre ampleur. Cette mobilité des tribus, les relations à longue distance entre celles-ci sont parmi les caractères les plus forts de la civilisation celtique.

Au tout début du IIIe siècle, à la fin de la Tène ancienne, une expansion de nombreuses tribus gauloises à partir des régions danubiennes comporte plusieurs vagues migratoires dont celles vers l'ouest (env. 300 av. J.-C.), vers les rivages méditerranéens et atlantiques qui sont à l'origine des divers peuples de Gaule. La société se transforme avec une rapidité étonnante. Des changements sociaux ont évidemment des répercussions au niveau politique ; les tribus gauloises migrent, changent de place en Europe en se heurtant aux Grecs, aux Etrusques, aux Romains, aux Thraces et à bien d'autres. Mais là encore chaque peuple accomplit sa révolution à son propre rythme, sans être beaucoup influencé par les expériences de ses voisins ou même de ses alliés ou confédérés.

Dans la vague des expansions européennes, les Allobroges⁴³ s'installent dans l'ouest de la Savoie et le nord du Dauphiné. Il est difficile de savoir le temps qu'ils ont mis pour investir et coloniser la totalité de leur futur domaine. Sont-ils arrivés tous ensemble ou bien des groupes se sont-ils succédés sur quelques générations ? On ne dispose pas d'éléments d'appréciation si ce n'est les commentaires de Polybe, sur le passage d'Hannibal en 218, qui évoque un pays bien peuplé et bien organisé : à la fin du IIIe siècle tout était donc en place.

Et contrairement à beaucoup d'autres peuples gaulois, ils n'ont pas été inquiétés par des arrivées intempestives de concurrents en migration. Ce dernier point est à signaler car les cas ne furent pas rares en Gaule où des peuples tentèrent de changer de place au détriment de

⁴³ en gaulois : d'un autre pays, de *allo* autre et *brog* pays

leurs voisins : on peut s'interroger sur la raison de leur tranquillité mais ils étaient suffisamment belliqueux et vindicatifs pour dissuader toute attaque, leur pays au relief accidenté pouvant aussi être couvert de défenses efficaces. Le fait est là, les Allobroges sont restés maîtres chez eux jusqu'à leur défaite devant la puissance de Rome en 121, qu'ils ont subie sans pour autant être véritablement occupés.

À la Tène moyenne (250 à 120 av. J.-C.), les témoignages archéologiques sont Rares mais significatifs. Quelques gisements livrent de la céramique et peu d'objets isolés parsèment le territoire⁴⁴. Plus spectaculaires sont les tombes de soldats dans l'Isle Crémieu et à l'entrée de la cluse de Grenoble (Fig. 32 à 35 et 206). Dans la vallée de la Bourbre et la Combe de Savoie des tombes datent aussi de cette période.

Les tombes à incinération de Rives contenait plusieurs soldats et celui d'un chef de haut rang, au vu de son riche équipement : son baudrier porte-épée atteint un sommet dans l'art du ferronnier⁴⁵, avec ses anneaux plats emboîtés et décorés de points imprimés complétés par son fourreau et sa bague finement gravés (Fig. 35 et 36).

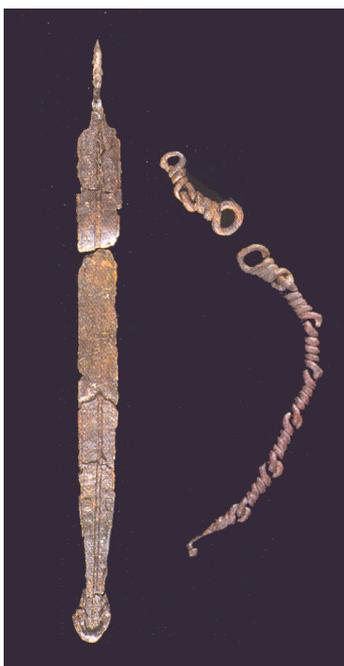


Fig. 32 - Armement dans une tombe individuelle à incinération de guerrier, Voreppe, Isère.
Epée et baudrier porte épée en fer.
Fin du III^e siècle av. J.-C.



Fig. 33 - Armement de la tombe à incinérations multiples de Rives, Isère.
Epée, lances et baudrier porte épée en fer d'une qualité exceptionnelle
Fin du III^e siècle av. J.-C.

⁴⁴ Des sites à Fontaine, Seyssinet-Pariset, Montaud, Varcès, Hières-sur-Amby, Isère ; Bassens, Savoie ; Faverges, Musièges, Haute-Savoie. Les rives de lacs ont été fréquentées (port, pêcheries ?) à Brison-Saint-Innocent, Savoie ; Duingt et Saint-Jorioz, Haute-Savoie.

⁴⁵ Un baudrier identique et de même âge, provient d'une tombe de Dobova, Slovénie..

Fig. 34 – Fibules en fer pur
de Rives
Le fer pur ne rouille pas

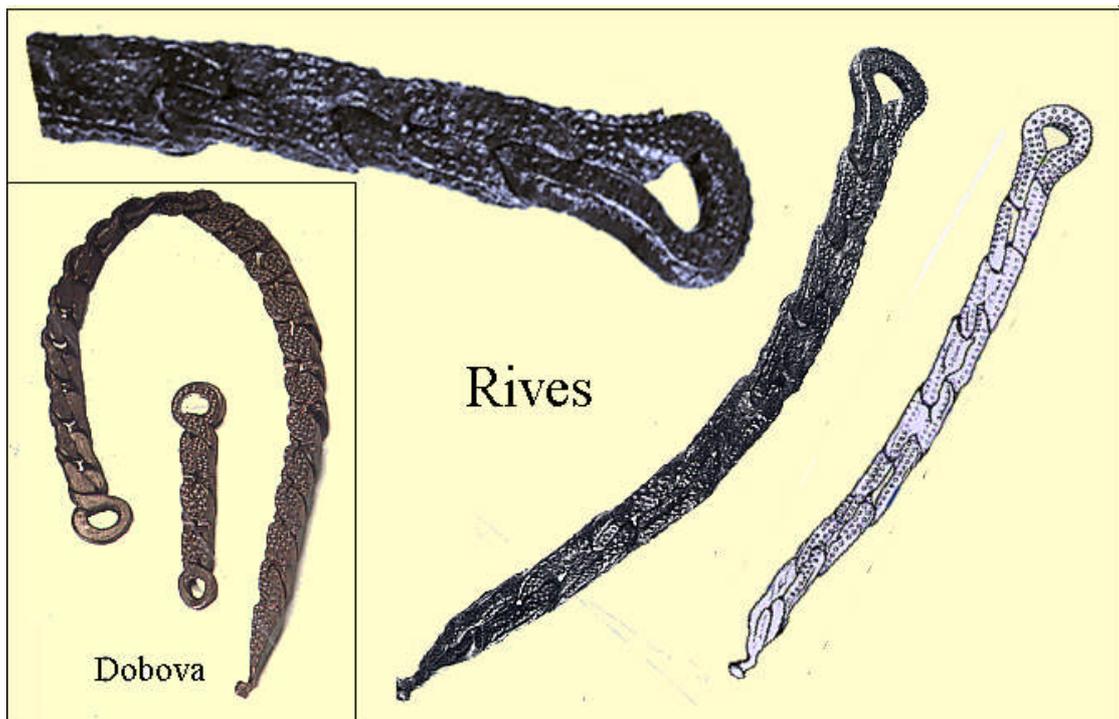


Fig. 35 – Le travail du fer atteint des sommets techniques et artistiques chez les Gaulois.
Le baudrier porte-épée de Rives à gauche, est un chef d'œuvre de ferronnerie gauloise.

A gauche, le baudrier très semblable de Dobova, en Slovénie.

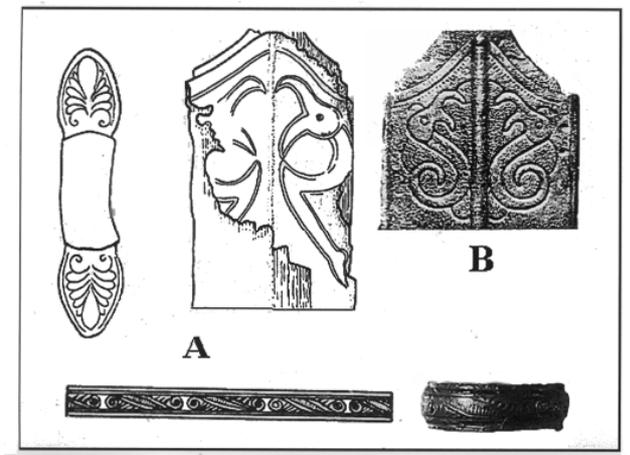


Fig. 36 – Décors typiquement gaulois gravés sur fer.
 A : palmettes sur un pontet de fourreau, griffons sur fourreau et motif spiralé sur une bague. Rives, Isère.
 B : pour comparaison, motif de griffons sur un fourreau de Taliandogrod, Hongrie.

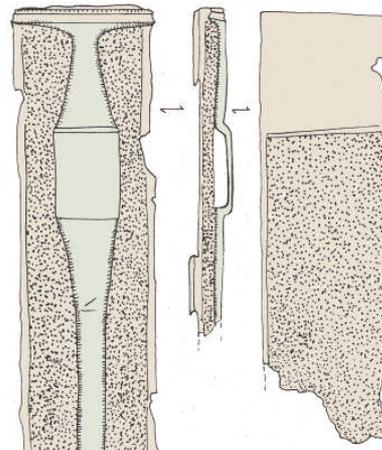


Fig. 37 – Le fourreau de l'épée d'Optevoz, Isère, en tôle mince possède un pontet forgé très élaboré fixé par rivetage. La tôle est granitée par percussion pour imiter un cuir « chagriné ».

Ces vestiges marquent l'invasion allobroge au III^e siècle qui possède une emprise territoriale bien plus vaste que la première vague gauloise qui n'avait affecté que le sud du lac Léman un siècle plus tôt et qui prolongeait l'occupation de la Suisse occidentale (Fig. 36).

On peut s'étonner de n'avoir dans les nécropoles allobrogues que des tombes de soldats contrairement à ce qu'on voit au sud du lac Léman et aussi en Suisse où, par exemple, le cimetière de Saint-Sulpice, Vaud, a livré 87 inhumations dont seulement quatre avec épées et celui de Vevey 28 avec une seule épée, ce qui traduit une population socialement normale avec la présence de quelques militaires. Le manque de fouilles extensives ne nous permet aucune comparaison car en Allobrogie, furent retrouvées seulement quelques traces habitats ou des tombes isolées, ce qui n'est pas significatif de l'implantation humaine. Quand des investigations plus systématiques furent entreprises, les sites apparaissent plus nombreux comme autour de Grenoble (Fig. 213) mais jusqu'à aujourd'hui pas de vaste cimetière découvert.

La présence de guerriers à l'entrée de la Cluse de Grenoble est particulièrement intéressante : il existait dans cette région un peuplement autochtone déjà ancien aux caractéristiques particulières⁴⁶. L'originalité du groupe de Rochefort était de mélanger



Fig. 38 – Mobilier de tombes de la Tronche.
 A gauche, bracelets typiques du Queyras.
 A droite bracelets gaulois.

les influences matérielles hallstattien-

nes et gauloises (sans les rites funéraires) aux bijoux alpins de l'Oisans et du Queyras (Fig. 38). Ces indigènes bloquaient l'accès du Sillon alpin, une des voies principales de pénétration dans les Alpes ; leur contrôle par les Allobroges fut rapide car aucun élément archéologique du groupe de Rochefort n'est postérieur à la Tène ancienne, au début du IIIe siècle.



Fig. 40 – Ceinture en maillons de bronze coulé, d'origine danubienne. Jarrier, en Maurienne. IIIe/IIe siècle av. J.-C. L'agrafe représente une tête fabuleuse.

Près du lac Léman, les tombes de cette époque sont moins nombreuses qu'au cours de la période précédente et il ne restera archéologiquement rien à la période suivante ; tout se passe comme si la colonie installée précocement, à partir de la Suisse, s'était éteinte alors que des monnaies et des toponymes marquent pourtant une présence gauloise⁴⁷.

Le domaine alpin d'altitude continue de recevoir des bijoux gaulois⁴⁸. Ce matériel parvient-il de Suisse, du bas pays occupé par les Allobroges ou bien de l'ancienne Gaule cisalpine conquise par Rome ? De toute façon c'est un matériel funéraire typiquement gaulois qui se mélange aux productions locales (Fig. 38).

Vienne, la métropole des Allobroges.

« (Les Allobroges) vivent en villages sauf les plus illustres d'entre eux qui, installés à Vienne, ont fait de celle-ci - qui n'était précédemment qu'un village - quoique portant le titre de métropole de ce peuple - une ville bien équipée. (Strabon, IV, 1) ». Voilà une affirmation qui a souvent intrigué les historiens, comment et pourquoi une tribu gauloise a installé sa métropole dans ce simple village. Voici ce qu'en dit un guide touristique : « Vienne, la capitale des Allobroges, dont la situation privilégiée sur le Rhône a déterminé très tôt le

⁴⁷ Ce phénomène, mal expliqué, se retrouve à l'ouest du Plateau suisse où les vestiges de la Tène finale sont quasiment absents, d'après G. Kaenel.

⁴⁸ Des fibules à *Saint-Jean-de-Belleville*, *Saint-Jean-d'Arves*, *Saint-Sorlin-d'Arves* et la splendide ceinture de *Jarrier* (Fig. 39) est d'un modèle bien connu en Celtique danubienne comme celle *Chens-sur-Léman*, (Fig. 40).

développement économique, politique et architectural, justifiant ainsi le surnom de *Vienna pulchra*, Vienne la Belle, que lui avait attribué le poète latin Martial ».

Une « situation privilégiée », oui, mais cela demande quelques explications. Dans notre pays ou histoire et préhistoire sont encore des disciplines trop séparées, le lecteur doit s'en contenter. Et pourtant, le protohistorien est à même de donner une réponse à Strabon, pourquoi un simple village porte-t-il le titre de métropole !

En effet, sa splendeur, son influence révélées par ses vestiges spectaculaires mis au jour depuis un siècle et demi, ont occulté et fait oublier l'importance que Vienne a eu depuis 2 000 av. J.-C. Car sa région est un haut lieu de la préhistoire française, mis en relief par les érudits et les collectionneurs du XIXe siècle qui ont recueilli et sauvé tout ce que la terre a livré au cours des travaux d'urbanisme de la vieille cité ; ces récoltes seraient impensables aujourd'hui avec les moyens modernes de terrassement qui font tout disparaître rapidement.

Une région au riche passé

Une très sommaire énumération du matériel retrouvé permettra de mieux illustrer la puissance unique de Vienne et de sa région (Fig. 41). En plus des nombreuses haches polies⁴⁹ qui attestent une large occupation au Néolithique, à Estressin sur la colline Sainte-Hélène et à Charavel des fouilles ont mis au jour deux villages du Néolithique moyen du IVe millénaire av. J.-C. Mais c'est à l'âge du Bronze⁵⁰ que la zone connaît un essor tout particulier : en attestent neuf haches en bronze du Bronze ancien (civilisation helvétique du Rhône, XXe/XVIIIe siècle av. J.-C.), neuf haches du Bronze moyen (XVIIe/XIIIe siècle av. J.-C., importations de l'Allemagne du sud-ouest), cinq haches, une épée, un poignard, un bracelet, une lance du Bronze final (XIIe/VIIIe siècle av. J.-C.), une épée du premier âge du Fer. Jamais en France une telle moisson n'a été rassemblée sur un si petit espace, couvrant sans hiatus une période de près de deux millénaires.

Mais mieux encore, cette concentration unique se complète par d'autres découvertes spectaculaires situées quinze kilomètres en amont ou cinq en aval : à Vernaison, un dépôt énorme trouvé en 1856⁵¹, à Ternay, deux dépôts d'objets de bronze⁵², deux haches à Chasse, à Reventin-Vaugris, un dépôt⁵³. En tout, quatre très gros dépôts sur moins de vingt kilomètres le long du fleuve, cela n'existe nulle part ailleurs en Europe⁵⁴.

D'où cette question inévitable, quelle est la raison d'une telle accumulation de vestiges ?

⁴⁹ Plus d'une dizaine au musée de Vienne et « d'abondantes récoltes signalées » par E. Chantre.

⁵⁰ La plupart des objets évoqués sont conservés au musées de Vienne, des Antiquités nationales, de Lyon (gallo-romain et Museum), d'Art et d'histoire de Genève. Ils sont décrits dans ma thèse : A. Bocquet, 1969.

⁵¹ treize haches, six faucilles, cinq poignards, trois lances, quatorze épingles et divers objets du début du Bronze final

⁵² en 1873, 58 haches-lingots de cuivre et en 1875, 16 kg de haches, pièces et fragments divers plus 3 kg de lingots du Bronze moyen

⁵³ en 1869 de 9 kg avec quinze haches, douze lingots, des fragments de bracelets, de faucilles du début du Bronze final

⁵⁴ Mises à part les séries de dépôts très homogènes de haches-monnaies à douille, de la fin de l'âge du Bronze, en Bretagne.

Un carrefour remarquable

Cette petite région a été au carrefour (Fig. 41) de voies d'importance européenne pour le trafic commercial et les déplacements d'artisans et de migrants : un axe nord-sud le long du Rhône entre l'est de la France ou l'Allemagne et la Méditerranée, un vers l'ouest, le Forez et le Massif central (par la vallée du Gier) et deux vers l'est vers les Alpes (par la Bièvre-Valloire) et vers la Suisse (par la « Grande plaine »).

On a vu, d'après les vestiges, l'importance des contacts avec la Suisse au Bronze ancien et l'Allemagne au Bronze moyen et au Bronze final.

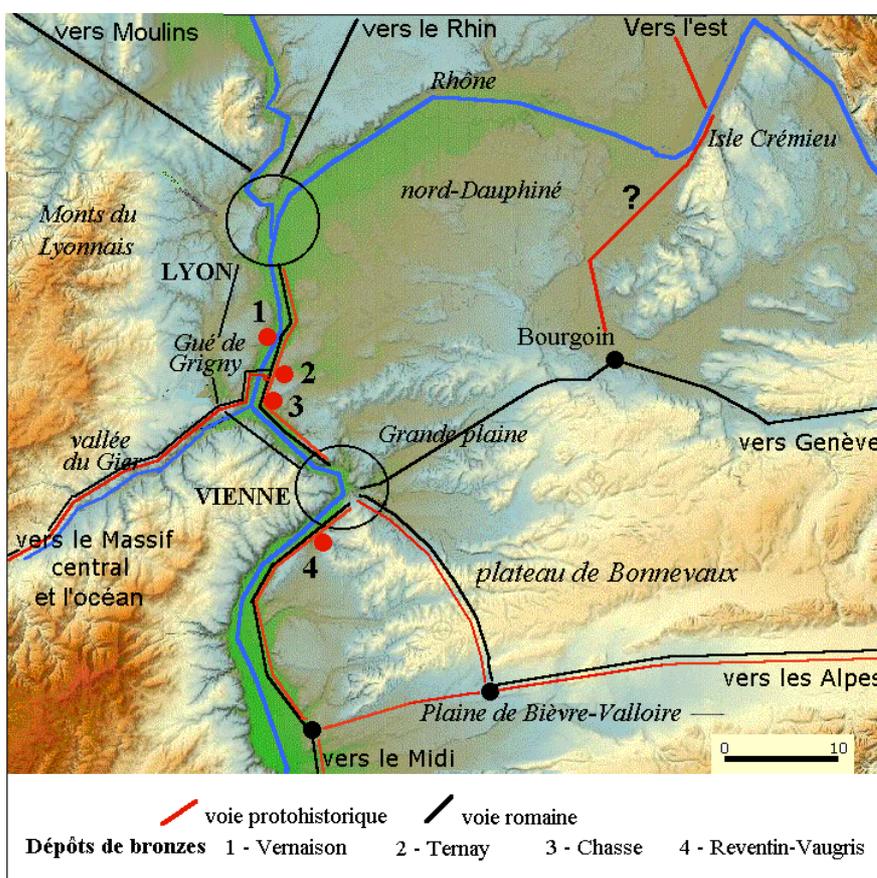


Fig. 41 – Région de Vienne, carrefour de voies de communication et zone d'intenses activités à toutes les époques

Concentration de richesses, de réserves, d'ateliers métallurgiques et probablement de populations établies sur les étroites rives cultivables du fleuve, coincées entre des montagnes granitiques peu fertiles.

Une autre raison est à l'origine de cette concentration : la géographie physique. Sur moins de vingt kilomètres, le goulet exigü de Vienne le long du Rhône est un passage obligé, incontournable pour passer du bassin de Lyon et du nord Dauphiné au Midi de la France. A ce niveau du Couloir rhodanien, les hautes collines orientées est-ouest, formées par les sédiments

pliocènes et morainiques du Plateau de Bonnevaux en bas Dauphiné, barrent toutes voies nord-sud⁵⁵. Au sortir du défilé de Vienne, à Saint-Clair-du-Rhône, la vallée s'élargit et surtout ses abords en rive gauche ont des reliefs adoucis qui ne font plus obstacle à la circulation. Au sud de cette barrière naturelle se développe d'est en ouest la large et fertile plaine de la Bièvre-Valloire qui ouvre toutes les voies vers les Alpes du Nord.

Le semis des vestiges archéologiques marque nettement une voie située tout au bord du Rhône, en rive gauche, même si une circulation a pu emprunter l'autre rive.

Le Rhône, fleuve puissant et rapide, ne pouvait être traversé qu'un peu en amont du confluent avec le Gier, au gué de Grigny⁵⁶ où les dragages ont amené au jour de très nombreux objets de bronze, datés des périodes où les offrandes aux eaux étaient fréquemment pratiquées, à l'âge du Bronze, sur les endroits de passage difficiles.

Vienne à l'époque gauloise

La première occupation gauloise du site de Vienne, dès le IV^e s. av. J.-C., au confluent de la Gère et du Rhône, est à mettre au compte des Allobroges car aucun reste celtique plus ancien n'est connu (Fig. 41bis). Bien que composé de cinq collines, il est difficile de dire s'il y avait un oppidum sur le site : le pied de la colline de Sainte-Blandine possède quelques vestiges du rempart augustéen mais cela en fait-il une place forte allobroge ? A l'arrivée des Allobroges ne devait exister qu'un petit village au centre d'un carrefour de voies. Etaient-elles encore toutes bien fréquentées ? Il n'empêche que les chefs allobroges ont pris connaissance du pays dans lequel ils voulaient s'installer et ont jugé de ses possibilités, de ses ressources et aussi des voies de communications locales ou régionales. La position sans équivalent de Vienne pour le contrôle du pays à un carrefour des importantes voies est-ouest et nord-sud, ne leur a pas échappé ; il a dû leur apparaître évident d'y regrouper les pouvoirs de décision et d'en faire leur capitale, bien que sa situation géographique paraisse très excentrée.

Nous aurions tort de minimiser les compétences et l'intelligence de nos lointains aïeux. Il n'a pas fallu longtemps à des gens venus de très loin pour prendre la mesure du pays et ce qu'il fallait faire pour l'organiser et le gérer au mieux. Ils ne savaient rien du passé de Vienne mais ils ont compris que, de là, ils domineraient tout le territoire. Cela ne manque pas de nous étonner.

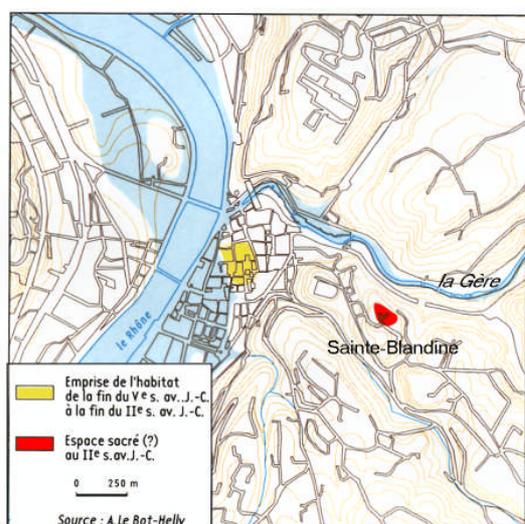


Fig. 41 bis – Localisation du village gaulois de Vienne au bord du Rhône dont les Romains avaient retréci le cours pour implanter leurs constructions. D'après A. Le Bot-Hély

⁵⁵ La grande voie romaine Vienne-col du Montgenèvre par Grenoble et le col du Lautaret passe à Tourdan (*Turodunum*) et va directement sur Vienne en coupant quelques reliefs par Cour-et-Buis et Primarette mais il est difficile de prouver que ce tracé existait avant les Romains sauf peut-être une hache en bronze du XIII^e siècle av. J.-C. et un lieu-dit gaulois, le Chambon près d'Eyzin-Pinet.

⁵⁶ Où le lit est encombré d'îles sur la carte de Cassini.

Dominant le Rhône d'une quinzaine de mètres, le site de Vienne occupait une place facile à protéger au nord et sud grâce à deux vallons encaissés. L'éminence de Pipet à l'est pouvait, si besoin en était, servir à un solide système de défense. De cette période ancienne, nous ne connaissons aujourd'hui (par trois sondages !) que quelques niveaux très profonds (entre – 5 m et –9 m sous le terrain actuel) datés par des fragments de céramiques importées de la Méditerranée⁵⁷, et plus particulièrement sans doute par le port grec de Marseille qui exportait du vin et de l'huile d'olive dans des amphores. Aucune véritable construction antérieure au IIe s. av. J.-C., n'a été dégagée à ce jour.



Fig. 42 - Le site de Vienne. Dans les cercles, la colline de Sainte-Blandine et le village gaulois.

Il est regrettable que la large urbanisation de Vienne dans l'antiquité ait fait disparaître les vestiges de l'occupation des Allobroges alors que Strabon fait état d'un petit village avant sa croissance après 121. Vienne reste à ce jour un site dépourvu de fortifications ; l'habitat urbain occuperait une surface modeste de l'ordre d'une dizaine d'hectares, superficie comparable à celles de bien des villes ouvertes des IIe et Ier siècles av. J.-C. Les maisons commencent à coloniser la berge du Rhône. Cette extension de l'agglomération est probablement induite par la " romanisation ", par les aménagements des rives du Rhône et par le développement de l'activité portuaire dont l'intensité est sensible, là encore, au travers de fragments de céramiques d'origine méditerranéenne (céramiques campaniennes du Ier siècle av. J.-C.).

Le massif de Crémieu, une région clé dans le nord du Dauphiné

Un autre pôle remarquable des antiquités dauphinoises prend place au nord de la province, dans un massif calcaire qui, par une géomorphologie particulière, a la forme d'une véritable forteresse naturelle, dont l'originalité se traduit dans sa dénomination, l'Isle Crémieu. Sur son bord occidental, à Hières-sur-Amby, (Fig. 42bis), les 27 hectares de l'oppidum de *Larina*, en font le plus vaste

⁵⁷ coupe grecque attique à figures rouges du IVe-IIIe siècle av. J.-C.

d'Allobrogie, occupé depuis le Néolithique. Il prit aux âges des Métaux une importance capitale pour contrôler la route commerciale nord-sud dans la partie est du couloir Saône-Rhône, au seul endroit où le Rhône se franchissait à gué entre le Jura et Lyon : sur une dizaine de kilomètres, coincé entre le massif de l'Isle Crémieu et les alluvions de l'Ain, le fleuve ne peut pas divaguer⁵⁸.

Cette importance est facile à comprendre car, dans toute la région et en particulier sur le rebord occidental, abondent de façon peu commune les vestiges du Bronze ancien (civilisation du Rhône), du Bronze moyen⁵⁹ et du Bronze final⁶⁰. Tout près du Rhône, à Saint-Romain-de-Jalionas, un très grand tumulus de la fin de l'âge du Bronze (VIII^e siècle av. J.-C.) étale la richesse des armes et des bijoux d'un prince en contact avec le nord de l'Italie et peut-être l'Europe centrale. A la fin du premier âge du Fer, à la période de Hallstatt, les relations avec l'Italie sont prouvés par la présence d'une statuette en fer du VI^e/Ve siècle et d'un miroir étrusque de Ve/IV^e av. J.-C., objets d'exception qui montrent la position hiérarchique et le niveau de vie des familles qui se succèdent dans le nord-Dauphiné (Fig. 42quarto et 42sexto).

Le simple examen de la densité des vestiges et des toponymes (Fig. 42ter) montre que l'importance de l'Isle Crémieu se poursuit à l'époque allobroge. Une grande voie se met en place vers le sud-ouest, entre le massif de Crémieu, la Verpillère et Vienne, bien marquée par des toponymes ; ce sera la route de Vienne à Genève à l'époque romaine par la dépression de la «Grande plaine » (Fig. 41).

Sur le promontoire rocheux qui domine Hières-sur-Amby, au bord du Rhône, le vaste oppidum de Larina est riche en céramiques de l'âge du Bronze final, précisément du Xe au VIII^e siècles av. J.-C. D'autres matériels s'étalent du tout début du VIII^e siècle à l'extrême fin du VI^e siècle av. J.-C. La domination de hauts personnages (des familles aristocratiques ?) se manifeste encore à l'âge du Fer, par l'importation d'un grand vase étrusque en bronze au IV^e siècle av. J.-C. (Fig. 42quinto). Était-ce le fait des derniers princes hallstattiens ou des premiers Gaulois, il est actuellement difficile de le dire. Au deuxième âge du Fer, la place forte de Larina semble commander (et protéger ?) toute l'Isle Crémieu et sa très nombreuse population dont il reste des tombes de guerriers, de nombreux dépôts ou monnaies isolées et une densité rare de toponymes (Fig. 42ter). Nous verrons plus loin la tombe à char princière de Vernas ainsi que la nécropole à incinération de guerriers à Creys-Mépieu datant de la Tène finale.



Fig. 42ter - L'oppidum de Larina domine la plaine du Rhône à Hières-sur-Amby, Isère

⁵⁸ Il y a 30 ans, des pêcheurs m'avaient montré ce lieu de passage. A cet endroit, en rive droite du fleuve, le lieu-dit « Grange rouge » est placé, près de la rive, sur une limite communale entre Saint-Vulbas et Loyettes ; de là à voir le passage d'une voie antique traversant le Rhône, il n'y a qu'un pas.

⁵⁹ Le dépôt d'artisan bronzier de Porcieu témoigne de l'implantation des techniques métallurgiques du sud-ouest de l'Allemagne dans une région qui n'en connaissait jusqu'alors seulement les importations.

⁶⁰ Avec l'extraordinaire nécropole souterraine des XI^e et Xe siècle av. J.-C. de la grotte de la Balme.

Fig. 42bis - L'Allobrogie du Nord-Ouest : du IIIe au Ier siècle av. J.-C.

Oppida. 1 : Larina, Hières-sur-Amby, ;
 2 : Briançon (Panossas) ; 3 : Mions.
 Tombes de guerriers. A : Vernas ; B :
 Optevoz ; C : Creys-Mépieu ; D :
 Crémieu ; E : Genas ; F : Bourgoin ; G :
 Saint-Jean-de-Soudain. Dépôts
 monétaires. a : Creys-Mépieu ; b : La
 Chapelle-de-la-Tour ; c : Dolomieu ; d :
 Saint-Clair-de-la-Tour ; e : Sainte-
 Blandine ; f : Villette-d'Anthon.
 Au nord de la Bourbre et dans l'Isle
 Crémieu la présence gauloise est très
 forte.

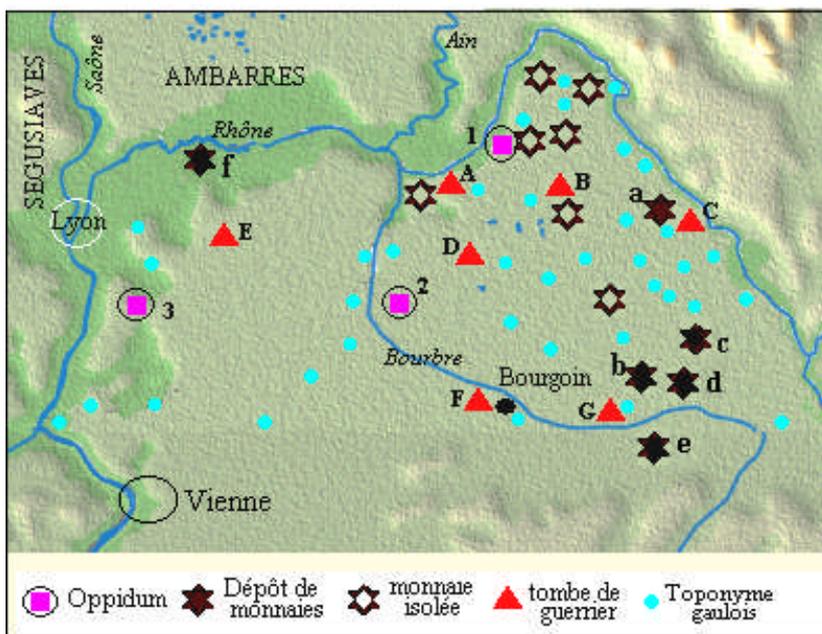


Fig. 42quarto – Statuette en fer d'origine étrusque ou celte italique. VIe/Ve siècle av. J.-C. Région de Crémieu, Isère.



Fig. 42quinto – Poignée de bronze d'un bassin, en forme de combattants affrontés. Origine étrusque, trouvée à Larina. IVe siècle av. J.-C.

⁶¹ Le dépôt d'artisan bronzier de Porcieu témoigne de l'implantation des techniques métallurgiques du sud-ouest de l'Allemagne dans une région qui n'en connaissait jusqu'alors seulement les importations.

⁶² Avec l'extraordinaire nécropole souterraine des XIe et Xe siècle av. J.-C. de la grotte de la Balme.



Fig. 42sexto – Miroir étrusque en bronze gravé trouvé dans la région de Crémieu. Ve/IVe siècle av. J.-C.

À Panossas (Fig. 42octo), la colline élevée aux flancs abrupts du *Briançon*⁶³ est placée en rive droite de la Bourbre⁶⁴ à l'angle sud-ouest du massif de Crémieu. C'est un oppidum au nom significatif et à la configuration éloquent. Sa superficie de six à sept hectares en fait un poste de défense important de la région, bien protégé par de très fortes pentes de tous les côtés. Il pourrait être un point d'appui face aux Ségusiaves de la région lyonnaise mais il n'a donné lieu à aucune recherche.

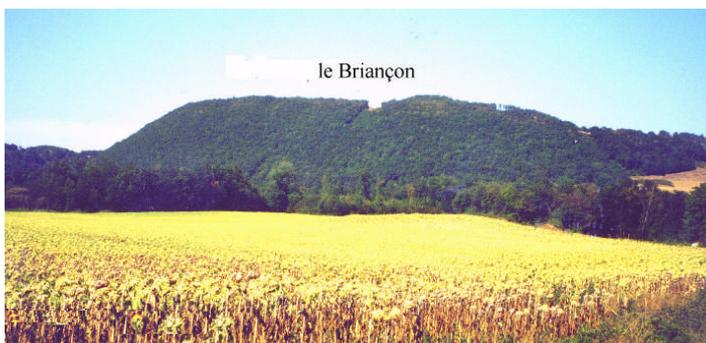


Fig. 42octo - Le vaste oppidum de Briançon à Panossas (Isère) domine la plaine de la Bourbre

⁶³ *brigantio*, de *briga* la citadelle en gaulois

⁶⁴ de *Borbo*, dieu des sources et de l'eau

Les oppida et les places fortes, éléments majeurs dans l'organisation du territoire (Fig. 43 et annexe 1)

Il faut tout d'abord s'entendre sur le terme d'oppidum qui, chez les chercheurs, peut recouvrir des choses assez différentes. Ainsi pour G. Barraol ou d'autres historiens c'est une agglomération que l'on qualifierait d'ordinaire, pas forcément fortifiée. Chez les archéologues, les oppida correspondent plutôt à des sites à vocation défensive dont la date s'étale du Néolithique au premier âge du Fer.

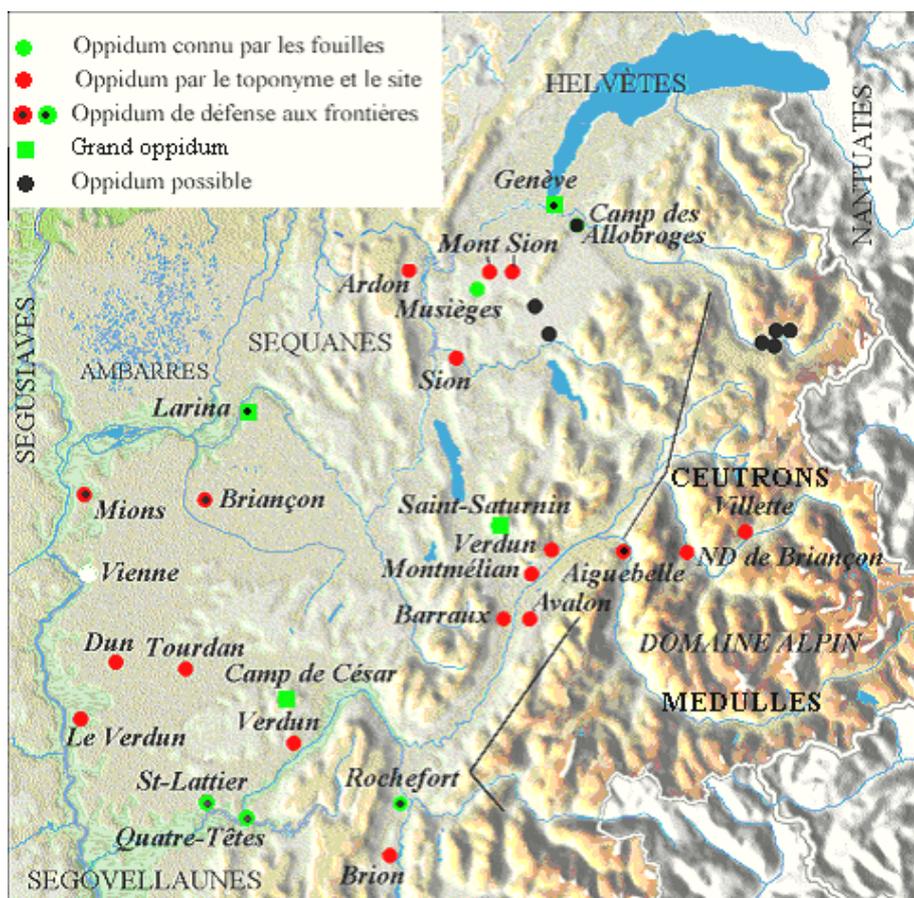


Fig. 43 – Les oppida, postes de guet ou de défense en Allobrogie

Ces immenses retranchements d'une superficie de 100 à 1.500 ha, sont situés en des lieux naturellement protégés mais pas nécessairement (on connaît des *oppida* de plaine, de méandre de rivière). Le rempart qui les entoure est souvent le seul vestige encore visible dont le type le plus connu est celui, décrit par César, auquel il donne le nom de *murus gallicus*. Il s'agit d'un empierrement dont l'armature était composée d'une grille de poutres maintenues par de grandes fiches en fer. Ces places fortes ont pu servir à des activités assez diverses : lieu de rassemblement militaire, d'assemblées, de festivités et de marché, de lieux de culte ouverts

à une large population avec une répartition fonctionnelle de l'espace (zones d'habitat, d'artisanat, de culte, de stockage, de parcage des animaux, etc.).

ANNEXE 2

TOPONYMES ET HYDRONYMES GAULOIS

La recherche a été effectuée sur les cartes au 25.000ème de l'IGN ; les cadastres en auraient donné d'autres mais la démonstration est déjà significative.

Nous avons adopté les conclusions de W. Müller (2001) concernant la distinction qu'il apporte entre les *Vobero* (Vouvray : au pied d'une forte pente) et les *Vabero* (Vavre, Vabre : ruisseau caché) car leur signification respective se vérifie toujours sur le terrain.

Nous avons conservé les dérivés de *lindo*, le marécage, de *brogilum*, le bois humide et de *cassanos*, le chêne, bien que pour quelques localités ils ont pu être attribués plus tard.

Nous avons exclu :

- les très nombreux « *Nant* » de Savoie, dont la plupart ont été attribués bien plus tard avec l'acception de ruisseau ; on a conservé seulement ceux du Dauphiné qui ont la disposition du sens gaulois originel : la « combe ».
- tous les dérivés de *olca* (terre labourée), de *sapo* (le sapin), de *verna* (l'aulne) qui ont été utilisés pendant plus d'un millénaire.
- tous les toponymes d'origine gauloise (à l'exception des hydronymes) se terminant par « ay » ou « ieu » formés avec le suffixe « *iacum* » attribué aux toponymes de *fundus* à l'époque gallo-romaine.



Fig. 217 - Le toponyme s'accorde avec sa signification topographique : ici Vovray-en-Bornes, village au pied d'une pente en gaulois...

I Noms de personnes

Brin, Les Eparres (38)	<i>Brennos</i>
Brénier, St-Ondras (38)	<i>Brennos</i>
Bernin (38) (<i>Brininium</i>)	<i>Brennos</i>
Brens, Bons-en-Chablais (74)	<i>Brennos</i>
Bren (26)	<i>Brennos</i>
St-Hilaire-de-Brens (38)	<i>Brennos</i>
Brangues (38)	<i>Brancus</i>
Cozance, Trept (38)	<i>Cottius</i>
Cresses, Creys-Mépieu (38)	<i>Crixsius</i>
Illins, Luzinay (38)	<i>Illius</i>
St-Jean-de-Soudain (38)	<i>Solidu</i>
Tencin (38)	<i>Tincius</i>
Ternin, Châbons (38)	<i>Tarinus</i>
Rotherens (73)	<i>Rutonium</i>
St-Maurice-de-Rotherens (73)	<i>Rutonium</i>
Arlod, Bellegarde (01)	<i>Arilus</i>

II Nom de Lieux.

Vobero, au pied d'une grande pente

Veurey (38)
Vourey (38)
Veurey, près d'Allonzier-la-Caille (74), Carte de Cantina Da Vignola, 1692
Vourey, St-Lattier (38), trace perdue avant 1830.
Les Voureys, St-Antoine-l'Abbaye (38)
Vovray, Serrières-en-Chautagne (73)
Vovrey, vers Apremont (73), village détruit en 1248 lors de l'effondrement du Mont Granier.
Vovray, Annecy (74)
Vovray, Chaumont (74)
Vovray, Archamps (74)
Vovray-en-Bornes (74)
Vouvray, Demi-Quartier (74)
Vouvray, Châtillon-en-Michaille (01)
Vovray, Chanay (01)

Artos, l'ours

Arthas, (74)
Arthaz, Reyvros (74)
Artaz, Cercier (74)
Artas (38)
Combe d'Artas, Valencin (38)
Artets, La Rivière (38)

Mediolanon, le centre sacré

Meylan (38)
Miolans, St-Pierre-d'Albigny (73)
Montmélian (73)
Montmélian, Venthon (73)
Myans (73)
Miolans, Vandoeuvres, Genève

Nant, la combe

Petit et Grand Nantoin, Nantoin (38)
Ferme du Nant, La Côte-St-André (38)
Le Nant, Romagnieu (38)
Combe du Nan, Ville-sous-Anjou (38)
Combe du Nant, St-Lattier (38)
Combe du Nant, L'Albenc (38)
Gorges du Nant, Cognin (38)

Morg, le cours d'eau frontière

La Morge (torrent), St-Gingolph (74)

Ruisseau des Morges, Menthonnex-en-Bornes (74)

La Morge (rivière) et Morge, Versonnex (74)

Ruisseau de la Morge, Thusy (74)

La Morge (rivière) et Moirans (*Morginum*) (38)

Ruisseau de Morge, Miribel-les-Echelles (38)

Lieu-dit Morge, à Saint-Barthélémy-de-Séchilienne (38), sur la frontière entre les Ucenii et les Allobroges

Morges (ruisseau) et Morges, La Bauche (73)

Les Morges, au bord d'un ruisseau, L'Albenc (38)

Bona, le village, la fondation

Boulogne, Saint-Hilaire-du-Rosier (38)

Bonneville (74)

Bonne (74)

Bonnaz, Fillinges (74)

Areranda, près de la frontière

Arandon (38)

Arandons, Alby-sur-Chéran (74)

Les Arandons, Novalaise (73)

Randa, la frontière

Randens (73)

Camaranda, chemin frontière

Chamarande, Mésigny (74)

Aballo, la pomme

Avalon, Pontcharra (38)

Mont Avalon, St-Hilaire-de-la-Côte (38)

Peron d'Avalon, Jarrie (38) *Carte de Cassini*

Sentulate, le chemin du héros

Satolas (69) (*Sentolatis*)

Cularo, la courge, le champ de courges

Grenoble (*Cularo*)

Lemo, l'orme

Lémenc, Chambéry

Briva, le pont

Brides-les-Bains (73)

Brive, Seyssel (01)

Noviomagus, nouveau marché

Noyon, Marennes (69)

Clottu, la grotte

Balme de Glos, Fontaine (38)

Cavo, le vallon ?

Chuzelles (38)

Eburo, l'if

Yvoire (74)

Genu, l'embouchure
Genève

Epo, le cheval
Albon (38) (*Epauna* au VIe siècle)

Mantalón, la route, le village de la route
Mantala. Sur la Table de Peutinger, entre *Lemincum* et *Ad Publicanos*, donc aux environs de St Pierre-d'Albigny (73).

Dunum, la forteresse
Verdun, L'Albenc (38)
Verdun (château de), Cruet (73)
Les Verdun, St-Thibaud-de-Couz (73)
Le Verdon, Renage (38) ?
Le Verdun, Voiron (38) ?
Le Verdun, La Chapelle-St-Martin (73) ?
Le Verdun, Beausembant (26)
Revel-Tourdan (*Turodunum*) (38)
Loudun, Ruy (38) *Lugdunum* la forteresse de Lug
Le Mont-Sion, Présilly (74) *Segodunum* fort de la victoire
Le Mont-Sion, Jonzier-Epagny (74) *Segodunum*
Sion-Val-de-Fier (74) *Segodunum*
Mions (69) *Metdunum* la forteresse de Met (dieu gaulois ?)
Anjou (38) Le Dun d'Anjou

Aredunum, près de la forteresse
Ardon, Châtillon-en-Michaille (01) (*Aredunum*)

Briga, la hauteur, la forteresse
Le Briançon, Panossas (38)
Briançon, Brié et Angonnes (38)
Notre-Dame-de-Briançon, La Léchère (73)
Brigantio, au XIIe siècle : la Villette-d'Aime (73)
Les Brions, St-Gervais-les-Bains (74) ?
Brion (38) ?
Le Petit Brion, Vif (38)
La Chartreuse *Cartobriga*

Bronnio, la colline arrondie
Le Bron, Passins (38)
Le Montbron, Trept (38)
Mont de Bron, Vignieu (38)
Bron (69)

Cam, la hauteur arrondie
Chamoux, Montbonnot (38)
Chamoux-sur-Gelon (73)
Chamoux, La Motte-Servolex (73)
Chamoux, Jonzier-Epagny (74)

Turno, la hauteur
Tournon (73)
Turnoud, Porcieu-Amblagnieu (38)
Turnoud, St-Pancrasse (38)

Bar, le sommet (fortifié ou non)
Barraux (38)
Les Barraux, Chirens (38)
Barriaux, St Ondras (38) ?

Bergo, Bergusia, la hauteur
Bourgoin (38)
Bourg-Saint-Maurice (73)

Alaise, la hauteur
Alaize, Courtenay (38)

Corennum, la hauteur escarpée
Corenc, (38) *Corenno* au VIII^e siècle

Les bois

Cassanos, le chêne
Chanas (38)
Chanaz, St-Savin (38)
Le Chana, St-Just-Chalessin (38)
La Grande Chanas, St-Chef (38)
La Chana, Vénérieu (38)
La Chana, Rives (38)
Les Chanos, St-Avit (38)
Bois de Chanos, Morestel (38)
Chanos, St-Victor-de-Morestel (38)

La Chana, Satolas et Bonce (69)

Chanaz (73)
Chanas, Barberaz (73)

La Chana, Le Grand-Serre (26)
La Chana, Beausemlant (26)

Vidu, Vitu, le bois
Le bois Vions, Corbelin (38)
le Vion, St-Clair-de-la-Tour (38)
Le champ du Vion, St-Vérand (38)
Sous les Vions, Faverges (74)
Vions (73)
Le Vion (ruisseau), Sciez (73)

Brogilum, petit bois parfois humide
Breuil, Vif (38)
Breuil, Séez (73)
Breuil, Aime (73)
Breuil, Hautecour (73)

III -Toponymes liés aux cours d'eau

Lendo, Lindo, le marécage, la zone humide
Chasse (38) (*Lindatis* au IX^e siècle)
Lentiol (38)
Le Grand-Lemps (38)
Etang de Lemps, Optevoz(38)
Le Lemps, Trept (38)
Le Lemps, Four (38)
Le Lemps, la Chapelle-de-Surieu (38)
Vers Lens, Frontonas (38)
Pré de Lens, Porcieu-Amblagnieu (38)
Le Petit Lemps, Roussillon (38)
Les Lemps, Auberives-sur-Varèse (38)

Le Petit Lemps, St-Romain-de-Surieu (38)

Borna, la rivière

Le Bournay, Chèzeneuve (38)

Le Bournay (ruisseau), Thuellin (38)

La Bourne (rivière) St-Nazaire-en-Royans (26)

Bornand, Cevins (73)

Bournos, Motz (73)

Bornand, La Demi-Lune (74)

La Borne (rivière) (74)

Le Borne, St-Pierre-en-Faucigny (74)

Borvo, Borbo, dieu des sources

Le Bourbonnois, St Quentin-Fallavier (38) à côté du lieu-dit le Puits et d'un captage de source.

Fontaine de Bourbouillon, Tullins (38)

La Bourbre (*Borbro* au XIVe S.) rivière

Le Bourbou (ruisseau), Crémieu (38)

Les Bourbes (origine d'un ruisseau), Les Avenières (38)

Borbollion, La Bauche (73)

La Bourbonnière, Attignat-Oncin (73)

Résurgence de Bourbouillon, Banges (74)

Le Barbouillon (source du Vorcier), Droisy (74)

Bourbouillon, Injoux (01)

Vabero, la source, le ruisseau caché

Vavre (château) Tignieu-Jameyzieu (38)

Vavrait, Ruy (38)

La Vavre, La Bridoire (73)

La Vavre, Avressieux (73)

Les Vavres, Champagneux (73)

Cambo la courbe d'un cours d'eau

Chamboud, Montalieu-Vercieu (38)

Chamboux, Chambéry (73)

Chamboux, La Roche-sur-Foron (74)

Chambons, Châteauneuf-sur-Isère (26)

Comboro, confluent ou barrage sur un cours d'eau

Comboire, Claix (38)

Combloux (74)

Biber, le castor

La Bièvre (plaine de la)

La Bièvre, ruisseau, Chimilin (38)

Ambo, la rivière

Hières-sur-Amby (38)

L'Amballon (torrent), St-Jean-de-Bournay (38)

Les Ambys, Anières (Genève)

Dubra, l'eau

Douvres, Desingy (74)

Avantia, la rivière

La Vence, St-Egrève (38)

Isara, la rivière impétueuse

Isère

Divonna, la source sacrée

II- TOPONYMES ET HYDRONYMES GAULOIS

I Noms de personnes

Brennos ou Brancus (le chef)	7
Crixsius, Ruttonius	2
<i>Cottius, Illius, Solida, Tincius, Tarinus,</i>	
<i>Arilus</i>	1

II Nom de Lieux.

<i>Vobero</i> au pied d'une pente	13
<i>Morg</i> sur la rivière frontière	9
<i>Nant</i> la combe (en Isère)	7
<i>Artos</i> l'ours	6
<i>Mediolanon</i> le centre sacré	6
<i>Bona</i> le village	3
<i>Areranda</i> près de la frontière	3
<i>Aballo</i> la pomme	3
<i>Randa</i> la frontière	1
<i>Camaranda</i> chemin (?) frontière	1
<i>Cularo</i> la courge	1
<i>Lemo</i> l'orme	1
<i>Noviomagus</i> le nouveau marché	1
<i>Clottu</i> la grotte	1
<i>Eburo</i> l'if	1
<i>Gen</i> le passage	1
<i>Cavo</i> le vallon (?)	1

Position fortifiée en hauteur

<i>Dunum</i> (Verdun, Sion, etc.)	10
<i>Briga</i>	7
<i>Bar</i>	2

Position en hauteur

<i>Cam</i> la hauteur arrondie	4
<i>Bronnio</i> la colline arrondie	4
<i>Turno</i> la hauteur	3
<i>Bergus</i> la hauteur	2
<i>Alaise</i> la hauteur	1

Les bois

<i>Cassanos</i> le chêne	14
<i>Vidu</i> le bois	7
<i>Brogilum</i> le bois humide	4

L'eau, la rivière

<i>Lendo</i> l'étang	12
<i>Borbo</i> dieu des sources	9
<i>Borna</i> la rivière	7
<i>Nant</i> la combe	7
<i>Morg</i> la rivière frontière	6
<i>Vabero</i> le ruisseau, la source	5
<i>Cambo</i> la courbe	2
<i>Comboro</i> le confluent	2
<i>Biber</i> le castor	2
<i>Briva</i> le pont	2
<i>Avantia</i> la rivière	1
<i>Ambo</i> la rivière	1

<i>Isara</i> la rivière impétueuse	1
<i>Divonna</i> la source sacrée	1

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

La meilleure synthèse sur les Allobroges est contenue dans l'ouvrage de Guy Barrauol « *Les peuples pré-romains du sud-est de la Gaule* » paru en 1969 et rééditée en 1999, irremplaçable par sa documentation très complète des auteurs antiques et ses interprétations des textes et des événements.

Pour une bibliographie plus complète voir : Barrauol G. 1999, Bocquet A. 1991 et 1994, Rémy B. 2003 et Willigens M.P. 1987 et 1991.

- BARRUOL G. 1969 et 1999. *Les peuples préromains du sud-est de la Gaule. Etude de géographie historique.* Revue Archéologique de Narbonnaise. Suppl. n°1. 408 p., 8 pl., 1 carte. h.t.
- BARTHELEMY H. – 2006. L'agglomération gallo-romaine de Gilly. *Bull. Soc. Savoisienne d'histoire et d'archéologie.* 11 p. 10 Fig.
- BESSAT H. et ABRY C. – 1997 – Du vieux et du nouveau à propos de « bornes témoins toponymiques » pour les archéologues. *Le monde alpin et rhodanien.* 2-4, Centre alpin et rhodanien d'ethnologie, Grenoble. P. 243-257.
- BOCQUET A. - 1969 - L'Isère préhistorique et protohistorique. *Gallia-Préhistoire.* t. 12, fasc. 1. p. 121-258 et fasc. 2. p. 273-400, 119 fig.
- BOCQUET A. - 1983 - Evolution de la forêt dans les Alpes du Nord depuis 10.000 ans. *LA FORET DE SAVOIE.* Rencontres Univ. Savoie, p. 109-114, 2 fig.
- BOCQUET A. 1991. L'archéologie de l'Age du Fer dans les Alpes occidentales françaises. 10e Coll. A.F.E.A.F. Yenne-Chambéry. Les Alpes à L'Age du Fer. 1986. *Revue Archéologique de Narbonnaise.* Suppl. 22. p. 91-155, 28 fig., 4 tab.
- BOCQUET A. 1997. Archéologie et peuplement des Alpes françaises du Nord, du Néolithique aux Ages des Métaux. *L'Anthropologie.* t. 101, n°2. p. 291-393, 41 fig.
- BOCQUET A. 2004. Une nouvelle approche des Allobroges et de leur territoire. Archéologie et toponymie. *Bull. Etudes Préhistoriques et Archéologiques Alpines.* t. 15, n° spécial. Xe Coll. Intern. sur les Alpes dans l'Antiquité. Cogne, Vallée d'Aoste, 12-14 sept. 2003. p. 207-228, 10 Fig. h.t.
- BOCQUET A. 2006. Une nouvelle connaissance des Allobroges. Archéologie, toponymie et hydronymie. *Bull. de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie.* Décembre 2006. p. 29-48.
- BRUNAUX J.-L. 2004. *Guerre et religion en Gaule.* Editions Errance. 180 p.
- BRUNAUX J.-L. 2005. *Les Gaulois.* Les Belles Lettres. 316 p.
- BRUNAUX J.-L. 2006. *Les druides : Des philosophes chez les Barbares.* Le Seuil. 384 p.
- BRUNAUX J.-L. 2007. *Nos ancêtres les Gaulois.* Le Seuil. 300 p.
- CHAPOTAT G. 1970. *Vienne gauloise. Le matériel de La Tène III trouvé sur la colline de Sainte-Blandine à Vienne, Isère.* Centre Etudes Romaines et Gallo-romaines Fac. Lett. et Sc. humaines Lyon. fasc. 2. 2 vol. Texte et planches.
- CHAPOTAT G. 1981. Le camp de César à Plan en Bas-Dauphiné. *Evocations.* n°2, 37e année, Nouvelle série. p. 39-48, 1 carte, 3 fig.
- CONINCK (de) F. avec coll. MARCHANDISE B. et MARCHANDISE G. 1992. *La traversée des Alpes par Hannibal (selon les écrits de Polybe).* , Coll. "Les Grands Itinéraires de l'Histoire". vol. 1. Ed. Ediculture, Montélimar. 128 p., fig., cartes, tab., biblio.
- CONINCK (de) F. avec coll. MARCHANDISE B. et MARCHANDISE G. 1994. *A la recherche des cols alpins franchis par Hannibal en -218 av. J.C. et par Hasdrubal au printemps -206.* , Ed. F. de Coninck. vol. 2. 132 p., fig., tab., cartes, biblio.
- CONINCK (de) F. 1999. *Hannibal, la traversée des Alpes.* , Ed. Armine-Ediculture. Montélimar , Coll. "Les Grands Itinéraires de l'Histoire". 192 p.
- DAUZAT A. - 1960 - *La toponymie française, buts et méthodes, questions de peuplement, les bases pré-indoeuropéennes des noms de rivières.* Bibliothèque Scientifique, Payot.
- DAUZAT A. et ROSTAING C. - 1989 - *Dictionnaire étymologique des noms de lieux en France.* Lib. Guéné-gaud, Paris. 2e éd. revue et complétée par C. Rostaing. 738 p.
- DEBELMAS J. 1998. Nouveaux regards sur la traversée des Alpes par Hannibal en 218 av. J.C. , *Bull. Acad. Delphinale.* 10e série, 11e année, n°6. p. 109-122. - -
- DELAMARE X. - 2003 - *Dictionnaire de la langue gauloise.* Editions Errance.
- DEROC A. – 1983 - Les monnaies gauloises d'argent de la vallée du Rhône. *Études numismatiques celtiques.* 115 p. 10 Fig. 4 tab. 14 pl. h.t.

- DHENIN M. - 2002 - Le monnayage allobroge. *Les Allobroges*. Musée Dauphinois, Grenoble, oct. 2002-sept. 2003. p. 44-47, 5 fig.
- DHENIN M. et JOSPIN J.P. - 2002 - Le trésor de Poliéans (Isère). *Les Allobroges*. Musée Dauphinois. Grenoble. p. 48-51.
- GENDRON S. - 2003 - *L'origine des noms de lieux en France*. Editions Errance.
- GOUDINEAU Ch. - 1998 - *Regard sur la Gaule*. Editions Errance.
- GOUDINEAU Ch. - 2001 - *Le dossier Vercingétorix* Editions Actes Sud.
- GOUDINEAU Ch. - 2002 - *Par Toutatis la belle querelle !* Editions du Seuil.
- GOUDINEAU Ch. - 2007 - *Promenade archéologique en Gaule*. Editions Errance.
- GUILLAUME A.- 1967 - *Annibal franchit les Alpes*, Edition de l'Alpe.
- HARDIMANN M.-A. - 2002 - La statue monumentale de Genève. *Les Allobroges*. Musée Dauphinois, Grenoble. p. 36-37.
- JOURDAIN-ANNEQUIN C. - 1999 - L'image de la - montagne ou la géographie à l'épreuve du mythe et de l'Histoire: l'exemple de la traversée des Alpes par Hannibal. *Dialogues d'histoire ancienne*. n°25, fasc. 1. p. 101-127.
- KRUTA V. 2000. *Les Celtes. Histoire et dictionnaire. Des origines à la romanisation et au christianisme*. Ed. Robert Laffont. 1.005 p., 177 fig.
- LANCEL S. 2005 - *Hannibal*. Editions Fayard. 396 p.
- LAVIS -TRAFFORD A. (de) - 1956 - L'identification topographique du col alpin franchi par Hannibal, *Travaux de la soc. d'Hist. et d'arc. de Maurienne*, XIII, p. 110-200.
- LUCAS G. - 2002 - Les Allobroges dans les sources littéraires. *Les Allobroges*. Musée Dauphinois, Grenoble, p. 26-29.
- MATIZ J.-P. et BUATHIER J.-L. - 2001- Le monnayage du peuple des Allobroges. *Coll. La mémoire savoyarde*. 56 p., 110 fig.
- MÜLLER W. - 2001- Le toponyme bas-valaisan de Vourey. *Vallesia* T.LVI. p. 335-383.
- PALANQUE J.-R. - 1956 - L'empire universel de Rome. *Histoire universelle. t. I*, Encyclopédie de la Pléiade.
- PEROUSE G. - 1993 - *Les environs de Chambéry. Guide historique et archéologique*. Ed. La fontaine de Siloë, Montmélian.
- PERRIN F. - 1990 - *Un dépôt d'objets gaulois à Larina, Hières-sur-Amby (Isère)*. Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes. n°4. Circ. Antiquités Hist. Région Rhône-Alpes. 176 p.
- PERRIN F. et DURAND V. - 1996 - *La production des forgerons gaulois dans les Alpes françaises (Ve-Ier siècles av. J.C.)*. Les maîtres de l'acier. Histoire du fer dans les Alpes. Musée dauphinois p. 21-27.
- PERRIN F. et DURAND V. - 2002 - Les dépôts culturels de Sainte-Blandine à Vienne et de Larina à Hières-sur-Amby. *Les Allobroges*. Musée Dauphinois, Grenoble, oct. 2002-sept. 2003. p. 40-43.
- PRIEUR J. - 1978 - L'épopée d'Hannibal à travers les Alpes. *Archéologia*. n°121. p. 59-63, 6 fig., biblio.
- PRIEUR J. - 1983 - La Préhistoire et le peuplement de la Savoie. Les mégalithes et l'art rupestre. Les débuts de l'Histoire et les premières grandes traversées des Alpes. *La Savoie des origines à l'An Mil*. p. 123-162, 25 fig.
- PRIEUR J. - 1986 - L'itinéraire transalpin d'Hannibal. *Les Celtes et les Alpes*. Musée savoisien, Chambéry, 9 mai-31 oct. 1986. p. 11-12, 1 Fig.
- REMY B. - 1970 - Les limites de la cité des Allobroges. *Cahiers d'Histoire*, t. 15.
- REMY B. - 2000 - À propos du Rhône comme limite de la cité de Vienne au Haut-Empire. *Revue Archéologique de Narbonnaise* t. 33. p. 55-60.
- REMY B. - 2002 - Les limites de la cité de Vienne. *Les Allobroges*. p. 58-63. Musée Dauphinois. Grenoble
- TARPIN M. - 2002 - Les Pagi des Allobroges et l'organisation du territoire. *Les Allobroges*. p. 99 à 101. Musée Dauphinois, Grenoble.
- VITAL J. et VORUZ J.L. - 1991 - Les tombes à incinération de la Tène ancienne de Chamboud à Montalieu-Vercieu (Isère). 10e Coll. Association Française Etudes Âge du Fer. Yenne-Chambéry, Les Alpes à L'Age du Fer. 1986. Revue Archéologique de Narbonnaise. Suppl. 22. p. 83-89.
- VIVIAN R. (Sous la direction de) - 1991 - *Paléoenvironnement holocène et archéologie dans les Alpes du Nord et leur piémont*. Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques. 184 p. fig., Pl., biblio.
- VOUGA P. - 1923. *La Tène*. Monographie de la station publiée au nom de la Commission des fouilles de La Tène. Ed. K. Whiersemann, Leipzig. 169 p., 11 fig., 50 pl. h.t., 2 plans h.t.
- WEGMULLER S. - 1977- *Pollenanalytische Untersuchungen zur spät- und postglazialen Vegetationsgeschichte der französischen Alpen (Dauphiné-Savoie)*. Verlag Paul Haupt, Bern. 185 p., 8 diagr., 4 cartes.
- WILLIGENS M.P. - 1987 - *Bibliographie des sites de l'Âge du Fer (Alpes-de-Haute-Provence, Hautes-Alpes, Drôme, Isère)*. Mémoire de D.E.A. Université de Besançon. 52 p.
- WILLIGENS M.P. - 1991 - L'Âge du Fer en Savoie et Haute-Savoie. 10e Coll. Ass. Franç. Etudes Âge du Fer. Yenne-Chambéry, Les Alpes à L'Age du Fer. 1986. *Revue Archéologique de Narbonnaise*. Suppl. 22. p. 157-226.

Grâce à Internet j'ai eu accès aux traductions des auteurs antiques :

- AMMIEN MARCELLIN (IVe siècle) – *Histoire de Rome*
(<http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/intro.htm#amm>)
- APPIEN (IIe Siècle) – *Celtique* (<http://remacle.org/bloodwolf/historiens/appien/celtique.htm>)
- CESAR (Ier siècle av. J.-C.) - *De la guerre des Gaules.* (<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/CAES/BGI.html>)
- DION CASSIUS (IIe/IIIe siècle) – *Histoire romaine.* (<http://users.skynet.be/remacle2/Dion/table.htm>)
- PLINE L'ANCIEN (Ier siècle ap. J.-C.)
– *Histoire naturelle* (<http://remacle.org/bloodwolf/erudits/plineancien/index.htm>)
- POLYBE (IIe siècle av. J.-C.) - *Histoires.* (<http://remacle.org/bloodwolf/historiens/polybe/index.htm>)
- STRABON (57 av. J.-C. à 25 ap. J.-C.) – *Géographie*
(<http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/sommaire.html>)
- TITE-LIVE (59 av. J.-C. à 17 ap. J.-C.) – *Histoire romaine.* (<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/LIV/Intro.html>).

On me signale une ancienne étude totalement méconnue, jamais retrouvée chez les divers historiens contemporains que j'ai consultés et qui est d'un intérêt majeur, l'ouvrage de Frédéric-César de la Harpe, *Histoire du passage des Alpes par Annibal*, J-J Paschoud, Genève, 1818. Son itinéraire passe par Chambéry et le col du Petit-Saint-Bernard en utilisant largement la table de Peutinger.

Pour le consulter :

http://books.google.fr/books?hl=fr&id=NO8OAAAQAAJ&dq=route+d'+hannibal+dans+les+alpes&printsec=frontcover&source=web&ots=YslExccj-D&sig=yUmIjrMCYMzKj_MfRLB_CX8CwSM&sa=X&oi=book_result&resnum=8&ct=result#PPP2,M1